

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1789.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Samedi 9 octobre 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique EXCEL-PARI



LES ROUTES DE LA GUERRE, SUR LE FRONT ITALIEN. — Nous publions hier, en double page, une route de montagne où les Italiens traînaient vers les cimes de lourdes pièces. Il advient fréquemment, dans la formidable guerre des Alpes, que... la route manque. Alors, on la fait ! Pour établir ces chemins de fortune, à travers rocs, au-dessus de l'abîme, on utilise de puissantes perforatrices qui abattent les murailles de granit avec une extrême rapidité.

Celui qui ne s'est pas converti

C'EST LE FRANÇAIS

Non pas tous, mais la plupart

Je vous parlais, il y a quinze jours, des « convertis », de ceux que la guerre actuelle a comme retournés et qui ont complètement renoncé à leurs idées antérieures au 2 août 1914. A côté d'eux, il y a celui qui ne s'est pas converti du tout et à qui il semble que les événements n'aient rien appris.

C'était un homme tranquille et calme, parlant peu, ne haïssant jamais et écoutant avec complaisance, mais sans obéissance, les paroles des autres. Il s'occupait peu de politique et, surtout, il n'était pas un homme à théories. Encore moins était-il homme de parti, et jamais il n'avait imaginé qu'il failût persécuter un homme parce qu'il n'avait pas les mêmes idées que vous ou parce qu'il avait une autre façon de les exprimer. Cette différence de style ne lui paraissait pas un crime public ou privé, et il pensait que, contre un agresseur possible, le pays pouvant avoir besoin de tous ses enfants, il n'était pas utile, par provision, d'en désobliger ou d'en aliéner un quart, un tiers ou environ la moitié.

Il était très pacifique, mais il pensait toujours et il disait souvent qu'il fallait être armé jusqu'aux dents, *provisoirement*. — Mais, lui disait-on, jusqu'à quand ce provisoire? — Jusqu'à ce que le désir de s'approprier ce qu'ont les autres ait disparu complètement du cœur des hommes.

Il était à la fois très intellectualiste et très sportiste : « Je vous assure, disait-il, que pour marcher, savoir courir et être habile à sauter n'empêchent pas du tout d'être intelligent; et que le travail de la tête n'est nullement un obstacle à l'éducation des jambes. Ces choses ne se font aucun tort les unes aux autres. »

Il était très partisan de l'éducation par l'antiquité et de l'instruction par les langues vivantes. « Pour apprendre à être un homme, disait-il, il n'y a rien de meilleur que les anciens, et pour apprendre où en est le monde et dans quelles directions il marche, il faut quelque commerce avec les modernes. Celui qui ignore l'antiquité est déraciné, celui qui ignore le moderne est dépaycé. Il y a péril à être l'un ou l'autre. »

Il était plutôt optimiste, en général, mais sans délire et sans exaltation : « Les choses, disait-il, ne tournent jamais aussi mal qu'on le craint, jamais, non plus, aussi bien qu'on l'espère. Elles tournent médiocrement; voilà sur quoi il faut compter, si tant est qu'il soit raisonnable de compter sur quelque chose. »

Il croyait très fort à la volonté et à l'exercice de la volonté : « Il faut exercer la volonté comme un muscle, disait-il. Elle est quelque chose comme cela. Il faut lui demander un peu, puis un peu plus, puis beaucoup plus. Elle devient plus forte par l'éducation de sa force. Elle n'est pas illimitée, mais elle est merveilleusement plus forte que chacun ne l'estime, et elle vous surprend par le rendement qu'on a exigé d'elle sans croire qu'elle pût le donner. »

Et, tout le long de sa vie, il faisait ainsi des exercices de volonté qui étaient comme des gages, comme des paris de lui contre lui-même.

Avec cela, très simple, et ne parlant jamais de lui, qu'il n'y fût contraint, et alors très brièvement et en se dérochant sous des façons de parler générales et impersonnelles. Il remplaçait je par on, comme au dix-septième siècle, et cela même tellement sans affectation que l'interlocuteur, quand il disait on, ne songeait pas à lui.

Et je disais que celui-ci ne s'est pas converti et est resté le même après le 2 août 1914 qu'il avait été auparavant. Et, sans doute! il ne s'est pas converti parce qu'il n'avait aucune raison de se convertir et que ses principales directions étaient précisément celles que, par les temps où nous sommes, il convient d'avoir.

Et si vous me demandez quel est le nom du personnage que je viens de vous peindre, je vous dirai que, s'il ne s'appelle pas *Tous*, il s'appelle au moins *La Plupart*, et que c'est, *synthétiquement*, la photographie des Français que je viens de prendre.

Oui, la guerre a converti quelques Français; mais l'immense majorité des Français n'avait pas besoin d'être convertie. Voilà pourquoi la résistance a été si ferme, si calme et si opiniâtre dans une sorte de placidité. Le caractère du Français est tel que les événements les plus terribles ne le changent pas, mais le placent seulement dans toute sa vérité naturelle et dans toute sa plénitude. Persévérons à devenir énergiquement ce que nous sommes.

Emile Faguet,
de l'Académie française

En attendant...

UNE DIVERSION

Le brusque « lâchage » de la Grèce a certainement ému tous les Français, et il faut reconnaître que leur émotion est légitime. Cet abandon, à la onzième heure, de la politique de M. Venizelos, ce renoncement, que je ne veux pas croire définitif, à faire honneur aux termes du traité qui liait contre l'ennemi commun les Hellènes et les Serbes, tout cela était inattendu. Et comme c'est le sort de la courageuse Serbie qui est en jeu, comme c'est aussi le sort de l'entreprise des Alliés sur Constantinople, et même peut-être le sort de l'Égypte, il va falloir faire un effort plus considérable que si la Grèce avait participé, comme il semble qu'elle le devrait, à une œuvre d'où dépend le salut du monde. Cet effort, on le fera, parce qu'il faut le faire.

Mais il est une chose que le public ne doit pas perdre de vue. L'intrigue allemande, l'influence allemande sur des souverains malheureusement germanisés d'avance, est parvenue à réaliser dans les Balkans une diversion. Mais ce n'est qu'une diversion, voilà ce qu'il ne faut pas oublier! Ce n'est pas en Bulgarie, ce n'est pas en Macédoine, ce n'est même pas à Constantinople que se décidera le sort de la gigantesque guerre qui déchire toute l'Europe : c'est sur les frontières de France et de Belgique, c'est sur le front oriental, entre l'Allemagne et la Russie. Si les Alliés sont victorieux de l'adversaire sur ces lignes principales, sur ces lignes essentielles, quels qu'aient été les succès des Bulgares et des Austro-Allemands dans les Balkans, ces succès ne leur serviront à rien. Et, par contre, les Alliés auraient beau prendre Constantinople, écraser les Turcs, écraser les Bulgares, s'ils n'obtenaient aucune décision contre les armées principales des Austro-Allemands, leurs victoires d'Orient demeureraient absolument inutiles.

Cela ne veut pas dire qu'il faille nous désintéresser de ce qui se passe en Macédoine et sur le Danube, ni de ce qui s'y passera. Mais c'est sur les plaines d'Artois, sur la butte de Tahure, sur les plaines de Dvinsk et les marais du Pripiet — et plus tard, plus loin, beaucoup plus loin! — que nous devons d'abord jeter les yeux.

Ces réflexions sont du bon sens le plus ordinaire, mais il est des occasions où il est bon de répéter ce que tout le monde sait.

Pierre Mille.

Aujourd'hui : LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Le Service de santé, par HENRI VADOL, page 3.

NOTRE SUPPLÉMENT :

La Suppression de la douleur, par CHARLES RICHEL, de l'Institut.

Tous nos soldats doivent avoir le casque, par RENÉ FARGES.

Pour éviter l'amputation de la jambe.

Un inventeur de seize ans.

L'ambulance sur les cimes.

Le mortier de 220 est un engin terrible.

Bulletin des Inventions.

Les idées de nos lecteurs.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Patience, bientôt nous prendrons Pétrograd!

— En attendant si nous prenions quelque chose de chaud... (L. Vidaillet.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

9 OCTOBRE 1914. — Le front de bataille se développe vers la mer du Nord. De violents combats sont livrés, avec rencontres de cavalerie, sur toute la ligne Lens, La Bassée, Arras, Bray-sur-Somme, Chaumes, Roye, Lassigny. En Lorraine, au village de Sampigny, la maison de campagne de M. Raymond Poincaré est bombardée par les Allemands. Nous repoussons l'attaque ennemie en Argonne, au voisinage d'Apremont, et nous reprenons Hattonchâtel, sur les Hauts-de-Meuse. — Reddition d'Anvers. — Le gros de l'armée belge, avec le roi Albert, gagne Ostende. Une partie de la garnison s'est réfugiée en Hollande. — L'île de Yap, la plus importante des Carolines, est prise par les Japonais.

Le mariage du président.

M. Woodrow Wilson, président de la République des Etats-Unis, se mariera en décembre prochain. Il épousera Mme Norman E. Galt, de Washington, veuve d'un orfèvre décédé il y a huit ans. Y a-t-il indiscretion à dire l'âge de la fiancée : 38 ans? Mme Galt, tout à fait « suffragette » d'opinion, est née dans l'Etat de Virginia. Excellente cavalière, jouant à merveille au golf, elle est depuis plusieurs années l'amie des filles du président. M. Wilson est veuf depuis le 6 août 1914. Il avait épousé en premières noces miss Ellen Louise Axsen, en 1885. Le président a 58 ans.

Les chrysanthèmes.

Les voilà revenus. Dans les petites voitures, ils paraissent, minuscules, discrets annonciateurs des autres, les artistes, ceux qui ont de longs cheveux en désordre, jaunes, blancs, rouges, bruns, et que nous verrons bientôt sortir. Ainsi prélude la saison des jours gris et des souvenirs mélancoliques qui nous va conduire vers l'auguste fête de Toussaint — la plus belle certes et la plus émouvante depuis des temps — que nous célébrerons, dans 21 jours, en hommage à ceux qui ne sont plus.

Deux mots de lord Kitchener.

Lord Kitchener déteste l'officier monocorne. L'autre jour, il en avise un et lui demande si réellement il a besoin de ce « morceau de verre ». Sur réponse affirmative, le ministre retorque :

— C'est dommage, je voulais vous attacher à un état-major, mais j'y ai besoin de gens qui voient clair.

La veille, il visitait un camp où les recrues britanniques sont exercées, avant d'aller au front, à faire des tranchées. L'officier qui l'accompagnait attendait un mot d'éloge, mais le grand chef, une heure durant, ne desserra pas les dents. C'est seulement à l'instant où il remontait en auto, qu'il laissa tomber, négligemment : « Eh bien, vos tranchées, elles sont tout au plus bonnes pour l'Armée du salut. »

Pas de défilés.

Nous disions, il y a peu de jours, et ici même : « Pas de défilés de canons. » Nos lecteurs nous ont approuvé par une correspondance qui nous réjouit d'avoir été au-devant de leurs pensées. Ajoutons aujourd'hui : « Pas de prisonniers allemands. » C'est exactement ce qui vient d'être répondu par le président du Conseil municipal à un de ses collègues qui souhaitait voir passer, dans les rues de Paris, un cortège des prisonniers faits en Champagne.

Les épées du lord-maire.

Excelsior publiait, dernièrement, une double photographie du nouveau lord-maire de Londres, qui entrera en fonctions dans un mois. Ce jour-là, on tirera de son fourreau l'une des « quatre épées ». Lorsque l'éminent personnage se transporta au Palais de Justice, à l'ouverture de la session annuelle, il porta l'épée de Justice. L'épée d'Etat est tenue devant lui, comme emblème de son autorité en maintes occasions. Il ceint l'épée noire à la mort d'un des membres de la famille royale. Et l'épée de perle ne sort que dans de très grandes circonstances, réservées par un protocole rigoureux.

Toutous embusqués.

Tandis que les chiens sanitaires font des prouesses sur le front, certains toutous embusqués promènent, au bois de Boulogne, les couleurs des alliés... Tel carlin porte autour du cou un ruban feu, doublé des couleurs italiennes, rouge, blanc, vert. Un roquet arbore à la pochette de son manteau le drapeau anglais ou l'aigle russe, brodés sur un minuscule mouchoir... Manifestation innocente! Mais la fantaisie dépasse les limites du bon goût, lorsque les élégantes affublent leur petit chien, en guise de muselière... d'un masque contre les gaz asphyxiants!

Propos du bon menuisier.

— Les Allemands peuvent enfoncer autant de clous qu'ils voudront dans les statues de bois de leurs généraux kolosses, cela n'empêchera pas que les alliés sont en ce moment en train de clouer le cercueil du militarisme prussien.

Une nouvelle définition de l'optimiste.

Un optimiste est un Américain qui navigue dans la zone de guerre en gardant toute confiance dans l'efficacité des notes présidentielles pour assurer sa protection contre les sous-marins pirates.

LE VEILLEUR.

La répartition des blessés dans les hôpitaux de l'arrière exigerait plus de méthode

La bonne volonté partout rencontrée, lorsqu'il s'agit de blessés, permet d'admettre comme un postulat qu'il n'est besoin au service de santé que d'un peu de méthode pour atteindre son but à la satisfaction de tous. Mais il est avéré qu'une organisation méthodique ne fut jamais chose fort aisée aux Latins que nous sommes, et qu'elle ne peut être obtenue qu'à l'aide d'efforts attentifs.

Ces efforts, il les faut dépenser pourtant, car il s'agit, n'est-ce pas, d'une tâche sacrée. Jusqu'à présent, c'est surtout dans la zone de l'avant qu'ils le furent : c'était là, somme toute, que la besogne s'imposait avec le plus d'urgence. Il ne faudrait pas croire cependant que dans la zone de l'intérieur il n'y ait pas de graves réformes qui réclament toute l'activité éclairée des services compétents.

Actuellement, les trains sanitaires transportent les blessés de la zone des armées jusqu'à la gare principale de la région où ils seront hospitalisés. Ce voyage exige parfois plusieurs journées. La région est une étendue du territoire qui correspond à celle des corps d'armée. C'est de la gare que les blessés sont envoyés aux différents hôpitaux; elle est dite, pour cela, gare répartitrice.

On a pu croire, avant la guerre, que ce système de répartition donnerait toute satisfaction. Les faits ont démontré qu'il ne répondait pas aux exigences de l'heure présente et qu'il le fallait modifier.

Tout d'abord, il y aura le principe de cette répartition qui sera basée sur le classement des blessés du train sanitaire, effectué non pas par le médecin de ce train, à qui la besogne serait impossible, mais par les soins des médecins attachés à la gare répartitrice — ainsi que nous l'avons dit dans un article antérieur. Ce classement indiquera les grands blessés dont l'hospitalisation exige un milieu chirurgical et ceux qui, moins grièvement atteints, peuvent être répartis dans les hôpitaux dont les médecins ne sont pas des chirurgiens de carrière.

Les hôpitaux, destinés à recevoir les grands blessés seront situés dans la ville la plus importante de la région. Et ces villes, comme Lyon, Bordeaux, Marseille, deviendront, à l'instar de Paris, de gros centres chirurgicaux. Les blessés légers et ceux dont l'état se sera amélioré seront hospitalisés dans les nombreuses formations secondaires. De telle façon qu'on aura réalisé une véritable et fort heureuse hiérarchie parmi les nombreuses formations sanitaires de chacune des régions.

Actuellement, les blessés sont envoyés ici et là, sans que leur état serve de critère pour cette répartition. On fait trop souvent intervenir des préoccupations inattendues. On n'oubliera pas, par exemple, tel hôpital auxiliaire dont le personnel se fait une grande joie de choyer nos chers blessés et l'on oubliera de remplir les salles vides des hôpitaux militaires. Ce mode de faire, qui n'est pas utile aux blessés, est nuisible aux intérêts du Trésor.

On dirait vraiment qu'on cherche à justifier l'existence de certaines formations dont l'utilité serait démontrée si l'on prenait soin de remplir tout d'abord les hôpitaux militaires et temporaires. Il faut s'arrêter dans cette voie trop coûteuse, dont un commerçant soucieux de ses intérêts ferait, du jour au lendemain, le complet abandon.

Il faut examiner attentivement le prix auquel revient la journée d'hospitalisation, sans omettre de faire intervenir les frais considérables nécessités par la location des immeubles réquisitionnés à une heure de léger affolement. Cet examen fera sauter aux yeux la réalisation facile d'économies considérables. Et j'ai le droit de dire que cet examen fut négligé par ceux qui, à l'heure actuelle, décident la création nouvelle d'hôpitaux dont l'utilité est prouvée par le très grand nombre de lits vacants dans les hôpitaux déjà existants.

En résumé, pour obtenir une répartition méthodique et une hospitalisation moins onéreuse des blessés dans la zone du territoire, il faut : 1° un classement des blessés basé sur leur gravité et effectué à la gare répartitrice; 2° une hiérarchie des formations sanitaires de la région, basée sur leurs ressources chirurgicales; 3° une révision des hôpitaux qui, sous une impulsion louable, ont été créés l'an passé en un tel nombre que le fonctionnement de beaucoup d'entre eux ne se justifie plus aujourd'hui. Et ces réformes faciles sont urgentes.

Henri Vadol.

LES ALLEMANDS AVOUENT leur défaite de Tahure

LAUSANNE. — Les journaux allemands avouent que les troupes françaises ont progressé au nord de Tahure.

Toutefois, ils n'évaluent cette progression qu'à 800 mètres, alors que nous avons enlevé le sommet de la butte de Tahure, située à 1 kilomètre 500 au nord du village de ce nom.

LE FRONT BALKANIQUE

IL Y A POUR SECOURIR LES SERBES une seconde voie d'accès

Les Italiens l'ont à leur portée, par delà l'Adriatique.

Tendue obliquement au milieu de la Méditerranée, sur la ligne des communications directes entre l'Europe occidentale, le Levant et la mer des Indes, la péninsule italienne offre aux routes de terre du grand mouvement des relations intercontinentales une de leurs plus longues sections : le courrier des Indes est acheminé par trains rapides, toutes les semaines, de Calais sur Brindisi. Mais, sur le flanc oriental, un golfe allongé, la mer Ionienne et la mer Adriatique, porte la Méditerranée jusqu'au pied des Alpes. C'est là, au fond du golfe, que le germanisme, représenté par l'Autriche, s'est

ple serbe, le seul qui représente aujourd'hui, parmi les Yougo-Slaves, une force autonome : les Bosniaques, les Slovènes, les Croates, qui sont de même souche, mais de religion parfois différente, demeurent, jusqu'à nouvel ordre, sujets de François-Joseph; cet esclavage ne durera peut-être plus bien longtemps. Par la Dalmatie, qui s'avance en flèche le long de l'Adriatique, l'Autriche commande les relations de la Serbie avec la mer; le Monténégro n'a qu'une étroite façade maritime, sans aucun bon port; aussi l'Autriche s'empresse-t-elle de construire, sur les plateaux intérieurs, des voies ferrées



LE PORT DE DURAZZO

campé et s'est fortifié à Trieste, d'où les compagnies de navigation à capitaux allemands rayonnent sur la Méditerranée, l'Atlantique et l'Extrême-Orient. Son expansion paralyse celle de l'Italie par l'Adriatique, qui devrait être une mer latine aujourd'hui, comme aux temps romains.

En face du littoral italien, la côte et les archipels de Dalmatie, politiquement autrichiens encore, sont peuplés de Yougo-Slaves (Slaves du Sud), parmi lesquels vivent de nombreuses colonies italiennes; à Raguse, à Cattaro, comme plus au sud, sur la côte d'Albanie, la langue des affaires est l'italien; ces archipels fournissent d'excellents équipages, pêcheurs, caboteurs, marins entraînés et prêts aux audaces, pour les vaisseaux de guerre. Venise, pendant tout le moyen âge, avait égrené dans ces parages des ports et des comptoirs; elle envoyait de là ses marchands, par terre, vers Constantinople. On vit alors des princesses slaves traverser l'Adriatique et, par Venise, passer en France, où les attendaient de royaux fiancés.

Toute l'histoire conspire donc à démontrer la solidarité de ces deux façades de l'Adriatique, sur lesquelles l'accord harmonique doit s'établir entre Slaves et Latins. Le germanisme a compris le danger de cette entente, qui doit pousser un verrou perpendiculaire à sa croissance vers l'est. Il s'est attaqué d'abord au peu-

qui aggravait sa domination économique sur ces pays yougo-slaves.

Puis, pour opposer une barrière plus forte aux légitimes ambitions des Serbes d'accéder librement à la mer, elle a inventé le royaume d'Albanie. L'objet de cette création artificielle, trop complaisamment acceptée par les puissances de la Triple-Entente, était d'éloigner de l'Adriatique tous ceux qui pouvaient y gêner le germanisme : les Serbes, les Grecs, et aussi les Italiens. La même politique combattait les amitiés italiennes dans le territoire « non racheté » de Trieste et dressait le petit trône d'Albanie pour le prince de Wied, lieutenant de la garde prussienne.

Il faut aujourd'hui que tout cela finisse; les Italiens se sont habilement installés à Vallona dès le début de leur action; il leur est aisé de s'y renforcer et d'entrer en contact immédiat avec les Serbes, dont les garnisons méridionales, dans la région de Durazzo, sont toutes voisines; cette voie de pénétration, route future du nécessaire chemin de fer Danube-Adriatique, est présentement l'un des accès stratégiques les plus sûrs du nouveau front balkanique des hostilités. La grande Italie, qui reprendra Trente et Trieste, doit s'assurer aussi l'exclusif voisinage des Yougo-Slaves sur tout le littoral de la mer Adriatique.

Louis Bacqué.

Les Allés à Salonique

Communiqué officiel de la Marine. — L'escadre française des Dardanelles coopère au transport et à la protection des troupes dirigées sur Salonique pour renforcer l'armée serbe.

Soldats anglais, français et grecs fraternisent

LONDRES. — On mande de Milan au *Daily Mail* que le correspondant du *Secolo* à Salonique dit, au sujet du débarquement des Alliés, que mardi matin, à 6 heures, de grands transatlantiques, suivis de petits transports et escortés de contre-torpilleurs, entrèrent dans le port dont des vaisseaux de guerre gardaient l'entrée. Le débarquement commença à 9 heures. Des transports grecs étaient sur le quai opposé avec les troupes mobilisées venant du Pirée.

Le premier détachement des troupes françaises fut reçu par le ministre français d'Athènes. Les opérations furent rapidement menées. Les soldats formés en compagnies se dirigèrent vers le camp, où ils arrivèrent à midi. Sur leur passage, les habitants les considéraient avec curiosité mais restaient silencieux.

Les transports contenaient de nombreuses batteries de 75, des mitrailleuses, des munitions, des chevaux et des approvisionnements. La population ne s'est livrée à aucune manifestation; elle admirait seulement les magnifiques équipements des troupes.

Les soldats anglais et français ont fraternisé avec les soldats grecs.

La neutralité grecque

ATHÈNES. — La constitution du cabinet Zaïmis a produit une impression absolument favorable. La presse l'accueille avec enthousiasme, comme la meilleure solution de la situation actuelle.

M. Zaïmis continuera la politique de neutralité bienveillante à l'égard de l'Entente. Même si la Grèce devait rester armée, elle évitera tout motif de conflit avec quelque puissance que ce soit.

M. Zaïmis donnera aux puissances l'assurance que la Grèce est neutre et ne penche vers aucun groupement, mais qu'elle est décidée à défendre ses droits souverains s'ils étaient menacés.

Le cabinet posera à la Chambre la question de confiance.

La majorité venizéliste ne fera pas d'opposition au nouveau gouvernement.

ATHÈNES. — Après la prestation du serment, les nouveaux ministres se sont rendus ce soir dans leurs départements respectifs.

Au ministère des Affaires étrangères, M. Venizelos a remis ses services à M. Zaïmis; il est parti aussitôt après l'accomplissement des formalités d'usage.

Suivant une haute autorité, la majorité venizéliste ne fera pas d'opposition au nouveau gouvernement afin d'éviter dans la situation critique actuelle de nouvelles complications. En effet, le pays étant mobilisé, une dissolution créerait une situation très troublée, la constitution ne permettant pas de fixer pendant ce temps la date des élections.

LA SITUATION MILITAIRE

NOUS PROGRESSONS par bonds successifs

En Artois comme en Champagne, la canonnade succède aux contre-attaques furieuses des derniers jours. Nos gains sont consolidés.

Le sophisme favori des journaux allemands est en ce moment de comparer les résultats de l'offensive franco-anglaise depuis deux semaines à ceux qu'a obtenus, depuis le mois de mai, l'offensive austro-allemande sur le front russe. Il n'y a aucune analogie entre ces deux opérations. Ce n'est un secret pour personne que la disette de munitions ne laissait à l'armée russe d'autre choix qu'une retraite aussi rapide et complète que possible : il lui était même interdit de creuser des retranchements, puisqu'elle manquait des moyens de les défendre, et son artillerie, inerte, devait être expédiée en avant, pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, bien loin qu'on l'employât à couvrir le mouvement. L'Allemagne ne manque pas de munitions et n'en manquera pas de longtemps. Au début de l'hiver dernier, elle a eu, comme toutes les puissances belligérantes, sa crise, car la consommation de la guerre moderne avait dépassé même les prévisions de la nation prévoyante entre toutes. Le remède a été prompt, parce qu'on a agi en silence. Aujourd'hui, nos ennemis sont en mesure de défendre jusqu'à l'extrémité chacune de leurs positions successives. C'est pourquoi l'offensive des Alliés, sur le front occidental, ne peut prendre la forme d'une marche victorieuse; elle ne saurait progresser que par bonds successifs. Chacun de ces bonds est presque instantané, en comparaison de la période qui les sépare : il dure quelques heures, une journée, mais il ne fait qu'achever un travail de destruction que l'artillerie a poursuivi pendant des semaines. Pour comprendre combien toute impatience serait ici funeste, il faut avoir vu le formidable labyrinthe que forment les positions allemandes de première ligne : réseau de tranchées et de boyaux, semés de chambres et d'abris, pareil en sa complexité à un tissu organique de fibres et de cellules, capable, à ce qu'il semble, de résister, par son élasticité et ses communications intérieures, à toute tentative de déchirure; car, en supposant qu'un de ses éléments vienne à céder, les forces de résistance refluent des éléments voisins, et les agresseurs, pris sous des feux croisés, n'ont d'autre ressource que de se rendre ou de se laisser exterminer. Ce sont pourtant ces positions qui ont été submergées par nos vagues d'assaut, sur une vaste étendue, dans les journées mémorables du 25 et du 26 septembre. Ce sont des positions non moins fortes qui viennent d'être conquises à Tahure. Ces résultats ont laissé stupéfaits nos ennemis. « *Glaenzend durchgefuehrt!* » (Brillamment conduit!) murmurent-ils. Un des journaux anglais les moins suspects de passion, le *Glasgow Herald*, est amené, par l'étude des faits récents, à cette conclusion : « Une telle suite de bonds, exécutée sans trêve ni relâche, aura en définitive le même effet que l'avance allemande de l'été dernier en Galicie et en Pologne. La marche sera lente, surtout à son début; elle sera coûteuse, mais si les conditions dans lesquelles a commencé l'offensive peuvent être maintenues, ce sera une opération aussi sûre dans ses résultats qu'une addition est sûre dans sa somme. »

En Russie, on signale d'assez violentes attaques des Allemands dans la région de Dvinsk. La manœuvre est claire : c'est toujours la tentative de débordement, cette fois par le nord, afin d'amener le retrait du reste du front ou tout au moins de diminuer la pression que les armées russes commencent à exercer sur le centre. Il ne semble pas que ces opérations aient l'importance nécessaire à l'un ou l'autre de ces effets.

Des dépêches d'origine allemande prétendent que l'expédition contre la Serbie aurait commencé et que les armées austro-allemandes auraient franchi le Danube, la Save et la Drina, en prenant pied sur les rives opposées. Des opérations de ce genre ne se font pas en un jour, et il s'agit là d'une menace bien plutôt que d'une réalité.

Jean Villars.

UN IMPORTANT CONSEIL DE GUERRE est tenu à Londres

LONDRES. — Un conseil de guerre a été tenu aujourd'hui, à Downi, 7-Street, auquel ont pris part M. Asquith, sir Edward Grey, lord Kitchener, M. Balfour, lord Lansdowne, MM. Bonar-Law et Churchill.

Une seconde réunion a eu lieu dans l'après-midi; l'ambassadeur de France et des représentants du gouvernement et de l'armée français ont été invités à cette dernière.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 8 Octobre (432^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord d'Arras, la canonnade s'est poursuivie de part et d'autre au cours de la nuit vers Souchez et ses abords ainsi que dans le secteur : cote 140-La Folie.

Assez grande activité également de l'artillerie ennemie avec ripostes de la nôtre dans la région de Roye et au nord de l'Aisne vers Tracy-le-Val et au bois Saint-Mard.

En Champagne, les Allemands ont bombardé violemment nos positions entre les routes de Saint-Hilaire à Saint-Souplet et de Souain à Somme-Py. N. : batteries ont partout très énergiquement répondu.

Une lutte active s'est poursuivie dans les boyaux au sud-est de Tahure vers la butte de Mesnil.

Entre Argonne et Meuse, une de nos mines a bouleversé, au bois de Malancourt, des travaux de sape de l'ennemi.

Nuit relative ment calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Les Allemands ont tenté, aujourd'hui, après un bombardement intense d'obus de tous calibres, une attaque très violente contre Loos et ses abords Nord et Sud.

Cette attaque a été complètement repoussée, les assaillants ont subi de lourdes pertes. En Champagne, nous avons fait de nouveaux et sensibles progrès au sud-est de Tahure; nous avons pris pied dans l'ouvrage dit du « Trapèze », enlevé plusieurs tranchées et deux fortins compris dans le saillant conservé par l'ennemi en avant de sa seconde ligne de résistance.

Plus de deux cents prisonniers, un lance-bombes et des mitrailleuses ont été pris.

Actions d'artillerie de part et d'autre, en Argonne occidentale, au bois Le Prêtre et dans les Vosges au Braunkopf et aux abords de Sonder-nach.

AU NORD DE DVINSK la bataille se développe acharnée

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major) :

Front occidental

Au nord-ouest de Dvinsk, les Allemands ont attaqué dans la région du chemin de fer. Un combat acharné s'est engagé dans la région du grand Grundwald, où une partie de nos tranchées ont été prises par l'ennemi. Le combat continue.

Dans la région de Chichkovo, au sud de Grundwald, nos troupes ont repoussé les Allemands par une contre-attaque.

Sur le front des lacs de Demmen, de Drisviaty et d'Obolie, le combat d'artillerie continue.

Sur le front au sud du lac de Boguinskoié, à peu près jusque dans la région de la ville de Bogdanoff, sur le chemin de fer de Lida-Motodetchno, de chauds combats se livrent partout avec une grande violence des deux côtés.

Dans la région au nord de Kosiany, les Allemands ont été délogés des tranchées de Gospodskiyditer-Golovok; nous avons pris un village et le bourg de Kosiany dans la nuit du 6 au 7 octobre.

Dans ce combat, nos troupes ont dû surmonter trois rangs de tranchées ennemies.

Un feu concentré et croisé des Allemands nous a contraints ensuite à abandonner le bourg. Toutefois, une partie des tranchées est restée entre nos mains.

Lors des attaques des positions ennemies sur la rivière Macsiolk, quelques éléments ont réussi à passer la rivière, malgré la profondeur qui met de l'eau au-dessus de la ceinture et un violent tir de l'ennemi.

A l'ouest du village de Mormouly-Kopry, au sud de Kosiany, nous avons réussi également à enlever quelques tranchées ennemies.

Dans la région du village de Zanapotch, sur la rive sud du lac de Marotch, les Allemands ont été d'abord délogés des tranchées à la baïonnette, mais, par une contre-attaque qui a suivi, ils ont réussi à les reprendre.

Un combat près du village de Semenki, au sud du lac de Vischnovskoié, s'est terminé par la prise de ce village par nous.

Dans la région du village de Bogumtchi, au sud de Smorgon, nos attaques ont été couronnées de succès; elles ont abouti à l'occupation d'une partie des positions de l'ennemi, où nous avons pris des armes, des cartouches, des munitions de toutes sortes abandonnées par les Allemands au cours de leur retraite.

Il est impossible de ne pas souligner une fois de plus le courage sensationnel de nos troupes, qui s'est manifesté intuitivement dans toutes sortes d'occasions : attaques des tranchées ennemies, sans tirs, actions diverses où elles ont dû surmonter de grandes difficultés en détruisant plusieurs rangs d'obstacles artificiels et de défenses, grâce auxquels l'ennemi a encombré tous les intervalles entre les lacs, au mépris des pénibles conditions de la lutte pendant l'automne.

Au sud du Pripet, nous avons pris d'assaut le village de Lissovo, au nord-ouest de Tchartorysk.

Front du Caucase

Au sud-est du lac Tortum, les Turcs, dans la nuit du 5 octobre, ont tenté d'occuper le village de Keghyk, dans la vallée de Cesevritchay, mais ils ont été repoussés par notre feu.

Sur le reste du front, quelques escarmouches d'avant-garde.

LES TROUBLES CONTINUENT dans les villes de Bulgarie

LONDRES. — On mande de Rome au *Daily Telegraph* que les troubles continuent à Sofia, Roustchouk, Tirnovo, Varna, Philippopoli et Bourgas.

Les Allemands ont fourni à la Bulgarie de l'argent pour sa mobilisation.

M. Radoslavof a rendu visite au ministre de Roumanie et au ministre de Grèce, auxquels il a renouvelé ses déclarations d'amitié.

Le consul général de Bulgarie donne sa démission.

LONDRES. — Le consul général de Bulgarie en Angleterre, M. Joseph Angeloff, a envoyé sa démission à son gouvernement, protestant contre la folie inconcevable de la Bulgarie.

Le prince de Hohenlohe à Sofia

AMSTERDAM. — Un télégramme de Sofia annonce que le prince de Hohenlohe, ambassadeur extraordinaire d'Allemagne à Constantinople, est arrivé à Sofia, où il sera l'hôte du roi.

Liman von Sanders rencontrera le roi de Bulgarie.

AMSTERDAM. — Une dépêche de Zurich annonce de source autorisée la prochaine rencontre du général Liman von Sanders avec le roi de Bulgarie à Philippopoli.

Prise de possession de lignes de chemin de fer

AMSTERDAM. — On mande de Sofia que le personnel bulgare a pris possession, aujourd'hui, du chemin de fer de Mustapha-Pacha à Dédéagatch. Les trains bulgares vont assurer le service incessamment.

Mission de médecins militaires bulgares en Autriche.

La *Politiken Korrespondenz* de Vienne a appris de Sofia, écrit le *Stockholms Dagblad*, qu'une mission de médecins militaires bulgares, conduite par le docteur Batsarov, directeur du service de santé, se rendra en Autriche-Hongrie pour se livrer à l'étude de l'installation de différents hôpitaux militaires de l'arrière et de l'avant.

Le prix du sang

PÉTROGRAD. — On raconte dans les milieux diplomatiques russes, dit le *Rousskoïe Slovo*, que les membres du parti socialiste bulgare ont demandé à M. Radoslavof s'il avait prévu les allocations à donner aux familles des mobilisés.

« Soyez tranquilles, a répondu le ministre, nous avons pensé à tout. Du reste, au point de vue financier, nous avons pleine liberté. Nous recevons mensuellement 50.000.000 de mark pour lesquels il n'y aura pas d'intérêts à payer. »

La Roumanie mobiliserait

BUCAREST. — La Roumanie a pris toutes les mesures en vue d'une offensive allemande contre la Serbie ainsi que d'une attaque bulgare.

De nombreux corps d'armée sont parus pour la frontière bulgare ainsi que pour la frontière serbo-hongroise.

Le général Zottu a été nommé commandant en chef de l'armée. (*Tribune de Genève*.)

• DERNIÈRE HEURE •

LES AUSTRO-ALLEMANDS auraient commencé leur action contre la Serbie

GENÈVE. — L'agression austro-allemande contre la Serbie est un fait accompli. (Havas.)

Les opérations de débarquement à Salonique

SALONIQUE, 5 octobre (Retardée dans la transmission). — Le premier contingent de soldats français a débarqué dans la matinée.

Les troupes camperont dans les environs de Salonique.

Dans la ville, l'animation est extraordinaire; la population assiste, sympathique, au débarquement.

Les troupes anglaises ont été partiellement débarquées.

Le départ de M. Grecoff

Le gouvernement français a fait remettre, dans la journée d'hier ses passeports au ministre de Bulgarie à Paris, M. Grecoff.

Le document de la préméditation

AMSTERDAM. — La Gazette de Francfort publie un long et intéressant document, distribué il y a quelque temps par le gouvernement bulgare aux municipalités.

Ce document commence par une analyse des motifs qui animèrent les belligérants dans cette guerre, et dit :

« La Russie se bat pour avoir Constantinople et les Dardanelles, l'Angleterre afin de ruiner l'Allemagne, la France pour avoir l'Alsace-Lorraine, tandis que l'Italie, la Serbie et le Monténégro le font simplement dans le but de se livrer au pillage.

« D'un autre côté, la Turquie, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne se battent pour défendre leur bien et assurer une paix stable et la continuation du progrès.

« L'adoption par la Bulgarie d'une politique de neutralité, qualifiée loyale et forte, est ainsi défendue.

« Aux débuts du conflit, personne ne pouvait prévoir comment les événements se dérouleraient et de quel côté serait la victoire.

« Si le gouvernement avait résolu de participer à cette grande guerre, il aurait pu commettre une faute en se plaçant du côté pouvant être battu et mettre ainsi en péril l'existence de l'empire bulgare actuel. »

Le document explique ensuite la nécessité d'une diplomatie prudente, de la préparation à la guerre et, en raison des faiblesses de la Bulgarie, de l'adoption d'une politique d'expectative jusqu'à ce que le moment favorable puisse être saisi pour réaliser les aspirations nationales de la Bulgarie.

« La neutralité nous a permis de porter à l'organisation de notre armée, au point de vue militaire et du matériel de guerre, à un degré qui n'avait jamais été atteint jusqu'ici. »

Puis suivent des statistiques qui montrent le commerce de la Bulgarie avec les deux groupes de belligérants, d'où cette conclusion :

« Ces chiffres démontrent que notre commerce, les intérêts de notre vie économique sont indissolublement liés à la Turquie, à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. »

Le document fait également remarquer combien la Serbie a souffert économiquement en s'aliénant les bonnes grâces de l'Autriche-Hongrie pour favoriser la politique de la Russie.

C'est la Hollande qui se chargera, à Sofia, de la protection des sujets alliés.

SOFIA, 6 octobre (Retardée dans la transmission). — Le représentant des Pays-Bas est chargé de la protection des sujets et des intérêts français, russes, britanniques, italiens, belges et serbes.

Pour M. Radoslavov, la Roumanie et la Grèce resteront neutres

BUDAPEST. — Le Vilag mande de Sofia : Radoslavov a reçu une délégation du parti stamboulovisse le nouveau réuni au groupe de Ghe-nadief. La délégation a prié le président du Conseil de renseigner le parti sur l'attitude des Etats balkaniques : Radoslavov a fait les déclarations suivantes :

La Bulgarie a le droit d'espérer que sa situation ira toujours s'améliorant. Les événements qu'on peut prévoir pour un avenir immédiat promettent des résultats avantageux. La Bulgarie étendra ses frontières vers le nord-ouest et vers le sud. Nos relations avec la Roumanie sont cordiales. Le conflit qui avait surgi entre la Roumanie et les puissances centrales est déjà écarté. La Roumanie restera neutre pendant toute la durée de l'offensive des puissances centrales contre la Serbie, même dans le cas où de nouvelles complications surgi-

raient dans les Balkans. Le gouvernement roumain a fait une déclaration de désintéressement au sujet de la Serbie. L'attitude de la Grèce pendant l'offensive des puissances centrales contre la Serbie sera identique à celle de la Roumanie. (Munchner neueste Nachrichten.)

Quelle sera la politique de la Grèce ?

ATHÈNES. — Les ministres de Grande-Bretagne, de France, de Russie et d'Italie ont rendu visite à M. Zaïmis, le 7 octobre.

Après l'avoir félicité de sa nomination comme premier ministre, ils l'ont prié de déclarer quelle serait la politique du nouveau gouvernement.

M. Zaïmis a répondu qu'il ferait une déclaration après la séance du cabinet.

On dit que le gouvernement se propose d'adopter une politique complètement hellénique, sans pencher volontairement d'un côté ou de l'autre. Le gouvernement attendra le développement des événements dans les Balkans; il maintiendra la neutralité armée qu'il abandonnera seulement si des intérêts d'une haute importance nationale l'y obligent.

La nomination de M. Zaïmis a fait une impression très favorable dans les milieux diplomatiques, car M. Zaïmis a des qualités diplomatiques de premier ordre que les puissances ont eu l'occasion de constater pendant qu'il avait le haut commandement en Crète.

Bruit mensonger

ATHÈNES. — Le bruit suivant lequel le nouveau cabinet aurait l'intention de formuler une nouvelle protestation contre le débarquement des troupes internationales à Salonique est absolument dénué de fondement.

Complot allemand en Roumanie

ROME. — Suivant une information privée de Bucarest, les pro-Allemands de cette ville, instigués par des agents austro-allemands, ont recouru à des procédés d'intimidation pour empêcher la mobilisation. Ils menacent ouvertement d'interrompre les communications par voie ferrée et de faire sauter les établissements militaires. Ils ont déjà tenté de détruire l'arsenal où la police a découvert un baril caché de dynamite. (Daily News.)

La situation balkanique et l'opinion en Italie

ROME. — L'opinion la plus répandue est que les Bulgares laisseront attaquer la Serbie par les Austro-Allemands pour conserver à la guerre son caractère européen et non balkanique, et éviteront ainsi le casus fœderis avec la Grèce.

Puis, dit le Messaggero, si la muraille serbe était enfoncée, la Bulgarie occuperait les territoires qui lui ont été enlevés, à l'exception de ceux qui sont détenus par la Grèce.

Toutefois, on reste généralement convaincu que le peuple hellène se lèverait tout entier si les Bulgares passaient le Vardar et s'emparaient de la ligne Nisch-Salonique, isolant ainsi la Serbie de la Grèce.

Le premier choc se produira entre les troupes franco-anglo-serbes et les Austro-Allemands. Des premiers résultats dépendra l'attitude de la Bulgarie, de la Roumanie et de la Grèce.

TURIN. — Sous le titre Réalité, la Stampa publie une série de réflexions inspirées par l'attitude actuelle des pays balkaniques. En voici les passages essentiels :

Nous voulions et nous voulons que la Quadruple-Entente puisse compter uniquement sur ses forces, qui sont, grandes, à condition, toutefois, de savoir les organiser avec méthode.

Si on s'y était pris plus tôt, on aurait pu obtenir des résultats bien plus grands avec des moyens moindres. Il faut augmenter notablement, aujourd'hui, l'expédition de 200,000 hommes qui, il y a quelques mois, aurait suffi au but qu'on se proposait...

DANS LA MARINE

Récompenses. — Les récompenses suivantes sont accordées aux officiers et officiers maritimes désignés ci-après qui se sont particulièrement distingués au cours des opérations auxquelles le Latouche-Tréville a pris part aux Dardanelles :

Promotion au grade de capitaine de vaisseau : le capitaine de frégate Dumesnil.

Inscription d'office au tableau d'avancement pour le grade de lieutenant de vaisseau : l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe Urvoz de Portzamparc.

Proposition extraordinaire d'avancement pour le grade de lieutenant de vaisseau : l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe Aubert.

Proposition extraordinaire pour la médaille militaire : le premier maître électricien Le Carbone, le maître mécanicien Le Siang.

Commandement à la mer. — Le capitaine de frégate Caze-nave est nommé au commandement du croiseur cuirassé Latouche-Tréville.

HEUREUSES ATTAQUES de plusieurs détachements italiens

ROME. — Commandement suprême :

Dans la zone comprise entre l'Adige et la Brenta, l'activité de nos troupes a continué, appuyée par une intense action d'artillerie.

Sur les montagnes qui constituent le versant méridional du Gail et sur le Rombon, dans le bassin de Plezzo, l'ennemi a tenté ces jours-ci de donner un grand développement à ses travaux de renforcement, mais il en a été empêché par le feu efficace de notre artillerie et par des détachements de tirailleurs.

Sur le Carso, dans la région de Gorizia, à l'aile gauche de nos positions, les heureuses attaques de nos petits détachements ont continué dans la nuit du 7 octobre et pendant la journée suivante. Nous avons fait 75 prisonniers.

Des avions autrichiens ont jeté quelques bombes sur Rocchette, dans la vallée de l'Astico, sans causer de dommages, et sur la gare de Cervignano où cinq soldats ont été légèrement blessés.

Les Russes auraient commencé une offensive en Bukovine

LONDRES. — Les journaux anglais de ce matin apprennent d'Amsterdam que, suivant les journaux allemands, les Russes déploient de nouveau une grande activité en Bukovine. Le soir du 5 courant, les Russes firent une attaque des plus violentes au nord-est de Czernowitz, sur la frontière de Bessarabie.

Les cinq attaques russes, rapportent-ils, naturellement, furent repoussées par les Autrichiens; ils n'en avouent pas moins que les Autrichiens souffrirent beaucoup et qu'ils regardent avec grande anxiété l'offensive russe dans ce secteur de la guerre.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL BELGE

Nuit et journée calmes. Notre front au sud de la Maison du Passeur a été soumis à un bombardement assez sérieux à coup de bombes.

Un chien intelligent

UDINE. — Un journal de Trieste annonce que le prince de Hohenlohe, le tristement fameux ex-gouverneur de Trieste, a été mordu à Vienne par un chien enragé... (Secolo.)

Comment le dirigeable "Alsace" est tombé aux mains de l'ennemi

GENÈVE. — Voici, d'après la Gazette de Voss, le récit de la chute du dirigeable Alsace :

« Vers 10 heures du soir, le dirigeable fut aperçu au sud de Rethel; il fut canonné, atteint au centre de la nacelle et descendit lentement; trois des huit soldats qui le montaient sautèrent hors de la nacelle; l'un d'eux se tua.

« Un peu plus tard, les cinq autres, dont trois officiers, sautèrent sans se faire de mal. Ils errèrent toute la nuit et furent faits prisonniers dans la matinée.

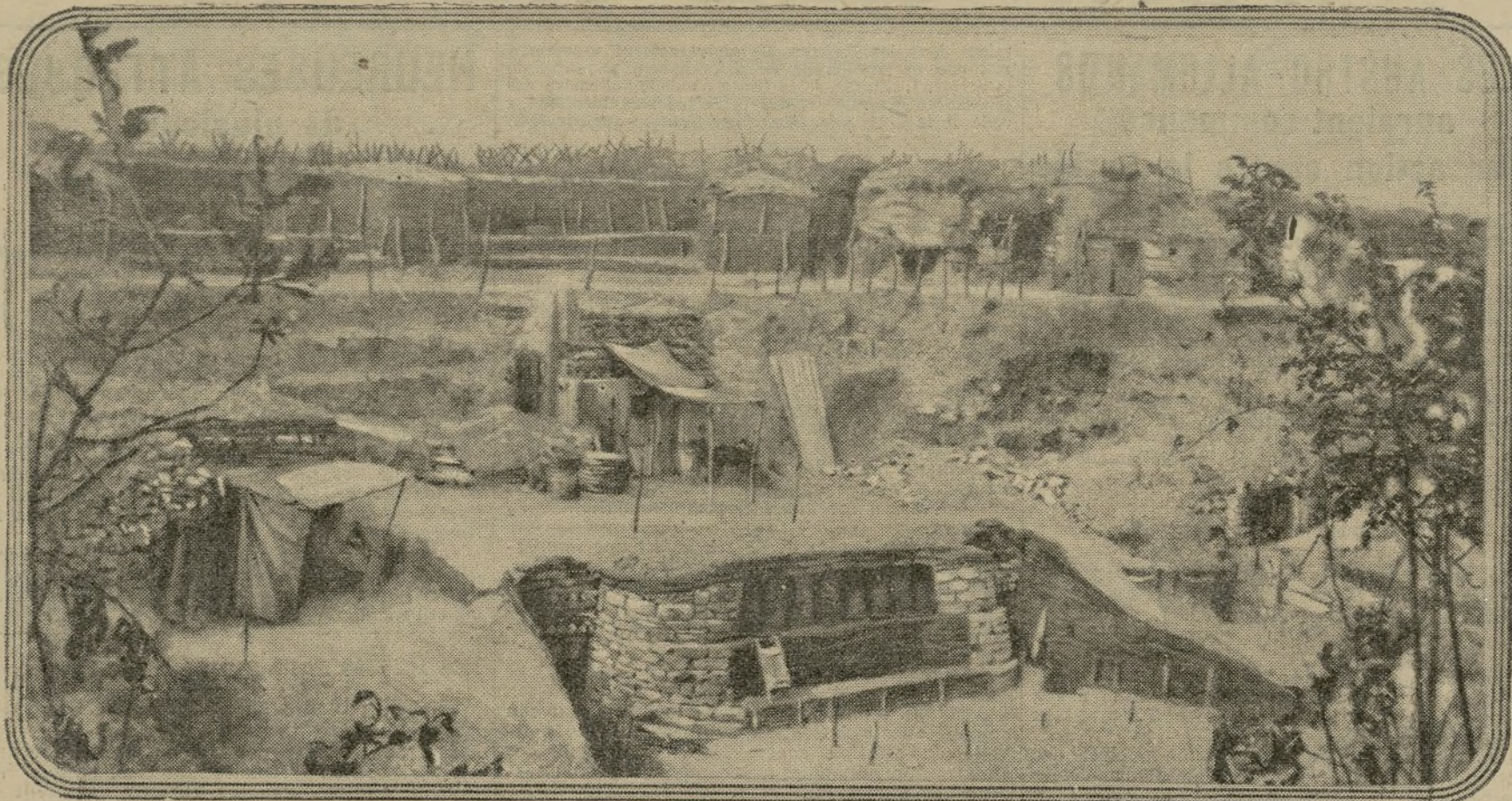
« Le dirigeable Alsace est tombé dans les saps entre les villages de Perthes, du Châtelet et de Tagnon. »

Versements d'or pour la Défense Nationale

La Banque de France ouvrira :

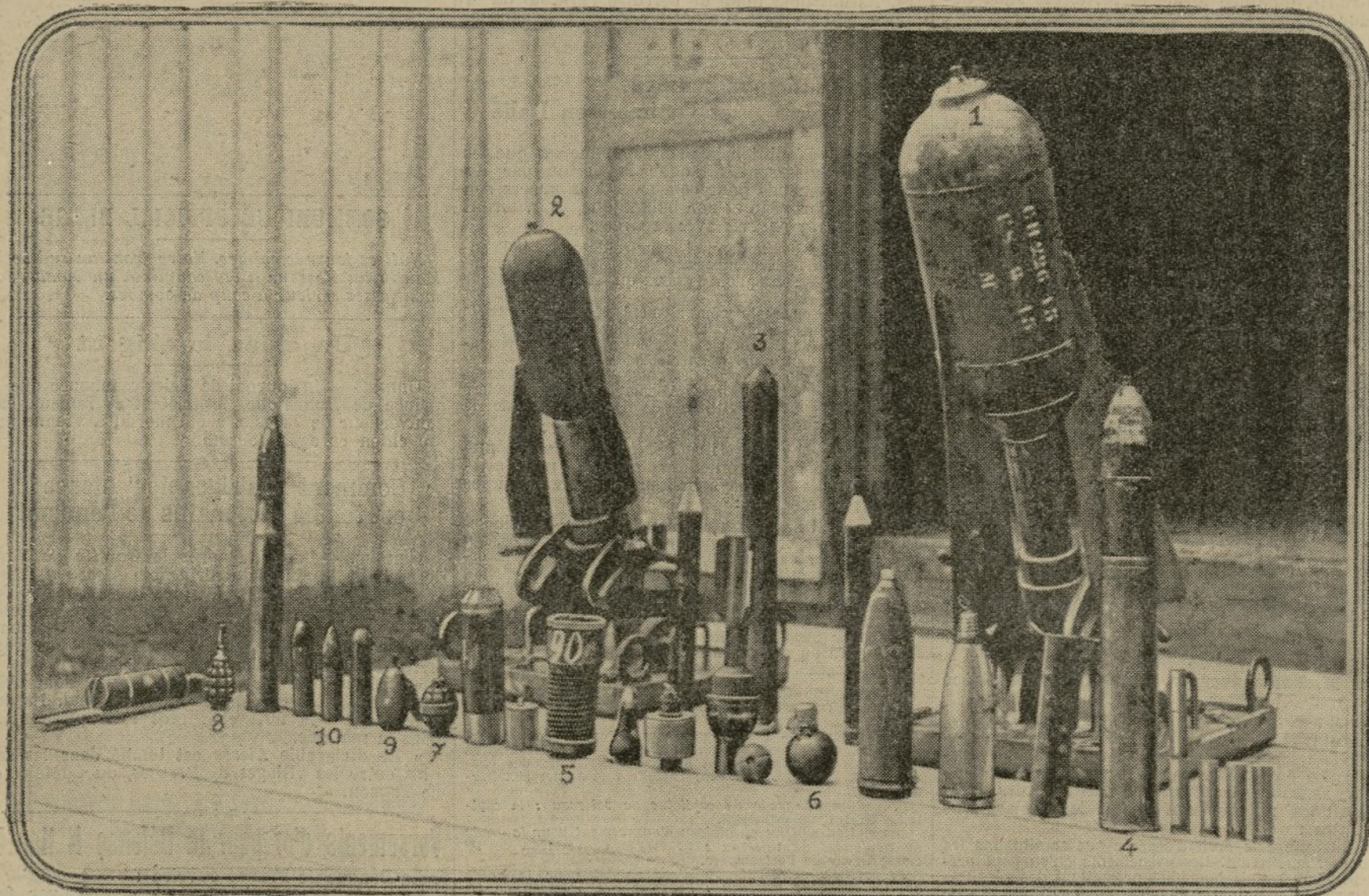
Le lundi 11, ses guichets de la rue de Lyon, 24; le mardi 12, ceux de l'avenue Mozart, 13; le mercredi 13, ceux de la rue de la Glacière, 26; le jeudi 14, ceux de la rue Jacquemont, 11; le vendredi 15, ceux de la rue Gounod, 2; le samedi 16, ceux de la rue Saint-Luc, 13.

Architectures de guerre



Les archéologues se sont de longtemps ingéniés à exhumer, autour d'Alésia, les antiques circonwallations de Vercingétorix et des Romains. Les traces de la présente guerre ne subsisteront pas si longtemps sur le sol français, mais il sera curieux de relever et de conserver dans les musées provinciaux, sous forme de plans en relief, l'aspect si particulier d'un grand nombre de citadelles improvisées, où Français et Allemands se retranchèrent pendant tant de mois.

Une collection d'engins de tranchées



Au voisinage du front, et en attendant que ces pièces de musée soient dirigées vers l'arrière, nos poilus ont composé la curieuse collection que voici : (1 et 2) torpilles aériennes lancées par petits canons spéciaux, (3) fusée éclairante, (4) obus de 75, (5) obus de crapouillot, (6) la bombe à main, (7) grenade, (8) pétard à la mélinite, (9) grenade spéciale, (10) obus de canon-revolver.

La Guerre Scientifique

Paraissant
TOUS LES SAMEDIS

Actualités -- Inventions -- Défense nationale

Bureaux d'« Excelsior »
88, avenue des Champs-Élysées, Paris

La suppression de la douleur

La guerre actuelle fournit chaque jour un grand nombre de blessés qui doivent subir une opération chirurgicale. Grâce aux anesthésiques, ils sont plus privilégiés que leurs aînés de la Grande Armée et peuvent supporter sans souffrance les interventions les plus douloureuses.

La découverte des anesthésiques est le fait du hasard ; elle est l'œuvre non de savants, mais de praticiens aussi jeunes qu'inexpérimentés, de dentistes américains.

En 1844, un jeune homme de vingt ans, nommé Horace Wells, assistait à un cours où l'on faisait des expériences sur le protoxyde d'azote. Il se heurta à un banc et fut tout étonné de ne ressentir aucune douleur. Il eut alors l'idée, ayant peu de temps après à subir l'avulsion d'une dent malade, de respirer du protoxyde d'azote avant d'être opéré. Ce même protoxyde d'azote, qui l'avait insensibilisé contre le choc, l'insensibilisa lors de l'extraction de sa dent. Ayant supporté sans rien ressentir cette opération très douloureuse, il comprit, comme il le disait, qu'une ère nouvelle était arrivée pour la chirurgie.

Quelque temps après, en 1845, deux autres dentistes américains, ayant eu connaissance des recherches de Wells, voulurent essayer l'éther dit sulfurique (oxyde d'éthyle), cet éther qu'on emploie encore aujourd'hui pour les opérations chirurgicales. Ils réussirent parfaitement. La douleur dans les opérations de chirurgie était supprimée.

Très rapidement cette belle découverte se développa de telle sorte qu'en 1847, grâce aux découvertes du physiologiste français Flourens, ainsi qu'à celles du médecin et accoucheur anglais Simpson, tous les chirurgiens purent pratiquer couramment l'anesthésie.

Donc, l'anesthésie a mis fin à cette situation abominable, à laquelle nous ne pouvons songer maintenant sans horreur : un malheureux malade auquel la longue attente d'une souffrance physique atroce impose à l'avance une souffrance morale atroce.

Aujourd'hui, ce supplice a cessé : on sait à présent qu'on ne souffrira plus quand on sera opéré. Et, quand on est opéré, il n'y a plus de douleur.

Parmi les bienfaits que la science médicale a répandus dans le monde, il n'en est peut-être pas de comparable.

L'anesthésique qui est le plus communément employé maintenant pour les opérations dans les ambulances ou les hôpitaux militaires, le chloroforme, est un liquide très volatil dont la vapeur se mélange à l'air. Le gaz chloroforme, ainsi introduit par la respiration dans le poumon, pénètre dans le sang et, par le sang, arrive jusqu'aux centres nerveux. Là, il produit une intoxication spéciale, de sorte que l'anesthésie par le chloroforme équivaut à un empoisonnement passager du système nerveux.

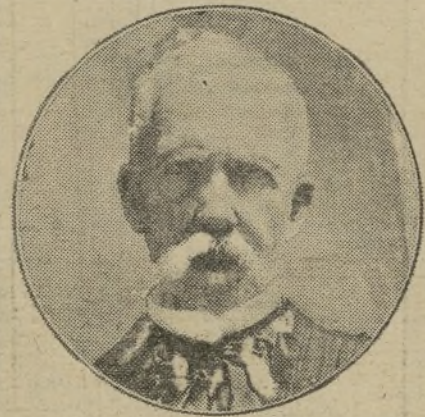
Quelles sont les différentes périodes de l'intoxication chloroformique ?

Vous avez, peut-être, vu déjà chloroformer des individus ; néanmoins, je vais vous tracer le tableau des différents phénomènes qui se produisent alors.

D'abord, il y a une période d'excitation, c'est-à-dire que l'action du chloroforme ne commence pas par

l'insensibilité. L'individu chloroformé continue à se mouvoir, à s'agiter, à se plaindre, à voir les objets qui sont autour de lui ; mais, par un mot qui résumera son état, il délire, il est en état d'ivresse. L'ivresse chloroformique n'est pas très différente de l'ivresse alcoolique : dans les deux cas, il y a exagération des idées, qui vont et viennent tumultueusement. La raison est impuissante à réfréner les idées qui frémissent en désordre dans le cerveau. Ce trouble de l'intelligence est tel que la mémoire, à ce moment, est profondément atteinte : on ne se souvient plus des paroles incohérentes qu'on a prononcées au début du sommeil chloroformique.

Telle est la première période, période dans laquelle le poison a porté



M. CHARLES RICHEL

son action sur les cellules nerveuses de la substance grise cérébrale corticale. C'est la phase préliminaire de l'intoxication chloroformique. Mais on ne peut pas la mettre à profit pour l'opération même : car, à ce moment, les malades font encore des mouvements désordonnés, et l'état d'agitation est extrême. Ils ne sont ni silencieux, ni immobiles, comme il conviendrait qu'ils le fussent. Les autres cellules du système nerveux ne sont pas empoisonnées par la faible dose à laquelle agit le poison sur les cellules de l'écorce cérébrale.

Mais venons à la seconde période.

La seconde période est caractérisée par la fin des actions réflexes de la moelle épinière.

Toute la périphérie du corps est munie de nerfs sensibles qui envoient leur excitation à la moelle. Cette excitation se réfléchit sur des nerfs moteurs, le nerf sciatique ou le nerf brachial, par exemple, qui donnent le mouvement aux membres inférieurs et supérieurs. Cette transmission du mouvement aux nerfs moteurs par l'excitation des nerfs sensibles peut

avoir lieu sans l'intervention du cerveau ni du bulbe : c'est ce qu'on appelle l'action réflexe. Eh bien, à la première période de l'action chloroformique, les actes réflexes continuent à se produire, c'est-à-dire que, si l'on touche, par exemple, la conjonctive du sujet soumis à l'anesthésie, l'œil se ferme involontairement sans peut-être que le malade en ait conscience. C'est là une action réflexe typique.

À la seconde période de l'intoxication chloroformique, les actions réflexes ont disparu à leur tour. À ce moment, toute activité du système nerveux s'est éteinte, sauf celle d'un appareil qui continue à vivre, ce qui permet de poursuivre l'administration du chloroforme au malade. Cet appareil, c'est le bulbe rachidien, centre nerveux intermédiaire au cerveau et à la moelle épinière.

Il y a dans le bulbe un centre respiratoire qui commande à la respiration. Ce centre respiratoire est beaucoup plus résistant à l'action du chloroforme que les cellules de l'encéphale ou que les cellules de la moelle ; de sorte que la période chloroformique proprement dite, celle que l'on doit mettre à profit pour exécuter alors l'opération, c'est la période pendant laquelle les réflexes ont disparu et l'intelligence s'est abolie, mais pendant laquelle la respiration persiste.

En effet, les malades chloroformés sont absolument immobiles. Il n'y a plus chez eux ni réflexes, ni intelligence. Ils sont insensibles à tout ce qui les entoure. Et cependant ils continuent à respirer.

Voilà pour la période chloroformique opératoire. Cependant, poussons plus avant l'administration du chloroforme. Il faut se garder de le faire dans les opérations chirurgicales, mais les physiologistes ont pratiqué l'expérience sur des animaux, afin d'observer le moment où l'action du chloroforme porte sur le bulbe. Or, à cette troisième période, la respiration s'arrête ; car la dose de chloroforme est assez forte pour paralyser le bulbe, centre respiratoire. Pourtant, alors, il reste encore des cellules nerveuses qui sont actives et vivantes : ce sont les cellules nerveuses, dites ganglionnaires, du cœur, de sorte que, chez un animal chloroformé ou chloralisé (assez profondément pour ne plus pouvoir respirer spontanément), on peut entretenir la respiration artificielle, et cependant le cœur continue à battre.

Charles Richet

Membre de l'Académie des Sciences
et de l'Académie de Médecine.

IL FAUT : mobiliser nos chimistes.

« ... Que chacun reçoive l'emploi auquel il est le plus apte. Il importe de ne pas multiplier ni prolonger des méprises comme celles qui font d'un chimiste prix Nobel un infirmier dans une garnison de port de mer ! »

« ... Il faut que tout ce qui existe dans le pays, cerveaux, muscles et outils, travaille avec le meilleur rendement pour la défense de la patrie ! »

» Paul PAINLEVE. »

Tous nos soldats doivent avoir le casque

Pendant la victorieuse offensive de nos fantassins, la valeur protectrice du nouveau casque s'est révélée indéniable.

Jusqu'à ces derniers temps, les blessures de la tête étaient fréquentes, surtout par éclats d'obus, par balles de shrapnells ou par éclats de grenades. Elles étaient aussi, malheureusement, quelquefois graves, nécessitant l'opération du trépan. Bien que l'habileté de nos chirurgiens pût, dans beaucoup de cas, permettre au brave blessé de se rétablir, il était indispensable de chercher à prévenir ces blessures, et, pour cela, de doter notre infanterie d'un appareil protecteur.

On songea d'abord à fournir à nos soldats des calottes hémisphériques en tôle d'acier suffisamment épaisse que les hommes se plaçaient sur le sommet du crâne, au moment du combat, et même dans les tranchées, lors des bombardements par l'ennemi. Immédiatement, les blessures de tête diminuèrent. Ces calottes, primitives comme conception, montrèrent que l'idée de cuirasser le soldat contre les projectiles n'était pas si absurde que bien des personnes l'avaient affirmé. Plusieurs fois, les officiers ou les médecins purent constater que de gros ou de petits éclats, qui, certainement, auraient pénétré jusqu'à la matière cérébrale, avaient été arrêtés par l'acier. Ces éclats s'encastraient dans la tôle en la déchirant ou la perforaient, mais alors l'homme en était quitte pour une commotion violente ou une légère blessure ne mettant pas sa vie en danger.

C'est alors que le casque d'infanterie fut conçu et donné à nos combattants. Il ressemble étrangement au casque de nos pompiers parisiens ; mais, au lieu d'être en cuir, il est en tôle d'acier brunie. Il est assez léger pour que nos fantassins l'aient adopté sans trop de récriminations, car le képi leur semblait la coiffure de prédilection.

Beaucoup de nos hommes portaient le nouveau casque lors de notre belle offensive, et maintenant pas un seul d'entre eux n'accepterait d'aller à l'attaque, sous les marmites, sans lui ; car tous ont pu se rendre compte, comme les médecins d'ambulance, que la moitié au moins des blessures de la tête avait disparu. En outre, ces blessures étaient devenues moins graves. Ainsi, un fantassin avait reçu un gros éclat d'obus qui avait défoncé son casque, déchiré la tôle, mais le travail effectué ainsi par l'éclat avait arrêté sa force de pénétration. L'homme n'eut qu'une éraflure du cuir chevelu.

Toute notre infanterie, qu'elle soit déjà à l'avant ou qu'elle soit dans les dépôts prête à partir en renfort, doit posséder cette coiffure protectrice. Il y aurait lieu cependant d'y faire quelques modifications. On assure que le casque devrait descendre un peu plus bas, afin de protéger la nuque ; de plus, il devrait être recouvert d'une peinture grise, car, la nuit, la tôle brunie brille sous les rayons lunaires et révèle la présence de nos soldats. Ceux-ci y ont déjà remédié, d'ailleurs, en enduisant leur casque de boue.

Enfin, il est indispensable d'en doter nos médecins et nos brancardiers, qui, eux aussi, sont susceptibles d'être atteints à la tête par des projectiles.

René Farges.

POUR ÉVITER l'amputation de la jambe

« Je crois, déclarait récemment M. le professeur Tuffier à la tribune de l'Académie de Médecine, qu'il est bon d'attirer l'attention des chirurgiens sur la possibilité pour eux d'éviter, dans certains cas, l'amputation du membre inférieur. » Il est inutile de souligner l'importance d'une semblable affirmation; voici les cas auxquels le savant clinicien faisait allusion devant ses collègues de l'Académie de Médecine.

Une balle peut fracturer le genou et la guérison survenir pourtant sans complication. Cette évolution heureuse est même fréquente lorsqu'il s'agit de lésions produites par un projectile d'artillerie. L'éclat d'obus détermine, en effet, le plus souvent une suppuration de l'articulation du genou. L'ankylose est, alors, l'issue la plus heureuse qui normalement puisse s'ensuivre. Souvent, l'amputation apparaît nécessaire.

On a tort, déclare M. le professeur Tuffier, de considérer l'amputation comme l'unique solution qu'il faille adopter. Dans des cas, en effet, où il semblait que c'était la seule ressource que le chirurgien eût à la disposition de son art pour sauver la vie du patient, ce maître ne la pratiqua cependant pas et se contenta d'effectuer une résection du genou qui guérit le blessé sans le priver de sa jambe.

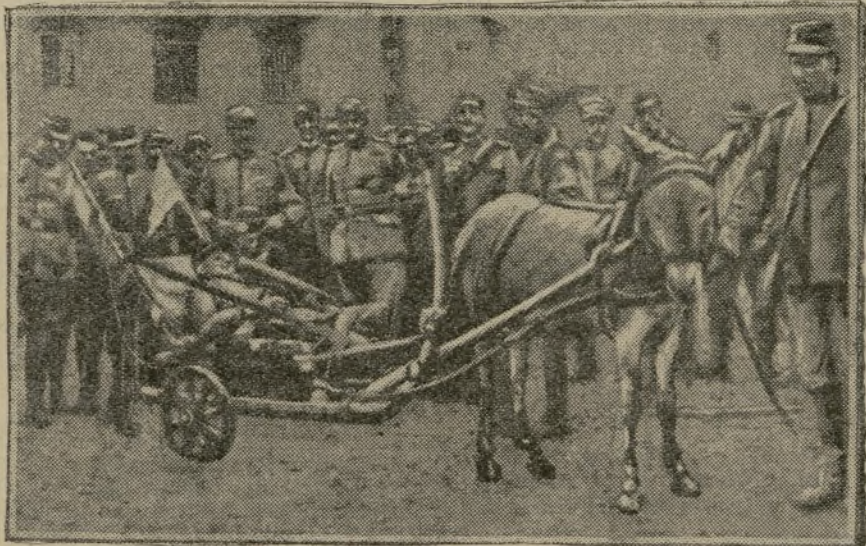
Si l'on songe que bon nombre d'amputations de membre inférieur ont pour motif une plaie du genou et si l'on considère que l'amputation apparaît encore aux chirurgiens comme la meilleure méthode à suivre dans les cas d'arthrite suppurée du genou, on ne peut ne pas souligner la grande importance de la nouvelle technique opératoire préconisée par M. Tuffier.

A l'appui de sa thèse, M. Tuffier présenta aux membres de l'Académie de Médecine un certain nombre de radiographies tout à fait concluantes, et un jeune chasseur à cheval, blessé dans l'Yser, qui avait été atteint d'une suppuration de l'articulation du genou semblant mettre gravement sa vie en danger. On ne coupa pas la jambe à ce brave, mais on lui enleva la rotule, les deux condyles qui terminent la partie inférieure du fémur et le plateau qui constitue l'extrémité supérieure du tibia. Ce malade marche aujourd'hui parfaitement; son état, déclare avec une juste fierté son sauveur, n'a rien de comparable avec celui d'un amputé de cuisse, fût-il muni de l'appareil prothétique le plus perfectionné.

H. V.

L'AMBULANCE SUR LES CIMES

Les exigences d'une campagne difficile peuvent improviser des moyens inattendus. La photographie que voici fournit une preuve de cette assertion.



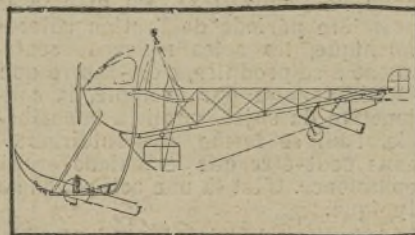
Elle représente un curieux véhicule d'ambulance employé par les soldats italiens dans leur lutte sur les Alpes. Il s'agit simplement d'un large traîneau

UN INVENTEUR DE SEIZE ANS

L'appareil dont nous donnons une reproduction schématisée a été inventé par un adolescent de seize ans, le jeune Jean Graf.

C'est un « hydroaéroplane incapable » dont les caractéristiques principales consistent : 1° En un fuselage à compartiments étanches; 2° en une cabine supportée à la cardan au-dessous du fuselage; 3° en un train d'atterrissage sur terre et sur l'eau avec double amortissement à l'avant.

Grâce à son montage à la cardan, la cabine reste toujours sur la verticale quelle que soit l'inclinaison que prend



Profil de l'hydroaéroplane
Jean Graf

l'aéroplane dans l'air. Un câble part du bas de cette cabine, vient s'attacher à l'extrémité inférieure d'une tige solide de l'un des gouvernails. Le câble revient ensuite, en passant sur des poulies de renvoi convenables, s'attacher à l'avant de la cabine.

L'appareil étant en plein vol, si un coup de vent tend à le faire piquer du nez, c'est-à-dire incline la pointe vers le sol, l'arrière se relevant, le câble exerce une traction et les gouvernails de direction se relèvent par leur avant, rétablissant ainsi l'équilibre de l'hydroaéroplane.

Si, au contraire, par suite d'un coup de vent, l'appareil se cabre, le câble agira sur les gouvernails de direction suivant le sens prévu, et les gouvernails de direction abaisseront leur partie avant, rétablissant ainsi l'équilibre.

Ce qui vient d'être dit pour l'équilibre longitudinal se réalise de même pour l'équilibre latéral. Dans ce but, le bas de la cabine est relié par un câble aux extrémités des ailes, de façon à produire le gauchissement voulu pour redresser l'appareil en cas d'inclinaison latérale.

Le très réel intérêt qui s'attache à l'ingéniosité de ce dispositif se double du fait de l'extrême jeunesse de l'inventeur.

Il convient d'ajouter que les dons naturels du jeune Jean Graf se doublent d'une remarquable capacité de travail.

pourvu de deux petites roues. Le traîneau permet de véhiculer les blessés sur la neige, et les roues deviennent utilisables quand on atteint les régions basses. Un petit âne est le meilleur moyen

de locomotion pour un semblable véhicule; la bonne petite bête marche sans s'émouvoir sur les sentiers alpestres les plus vertigineux.

DE LA MÈCHE A L'ÉTOUPILLE

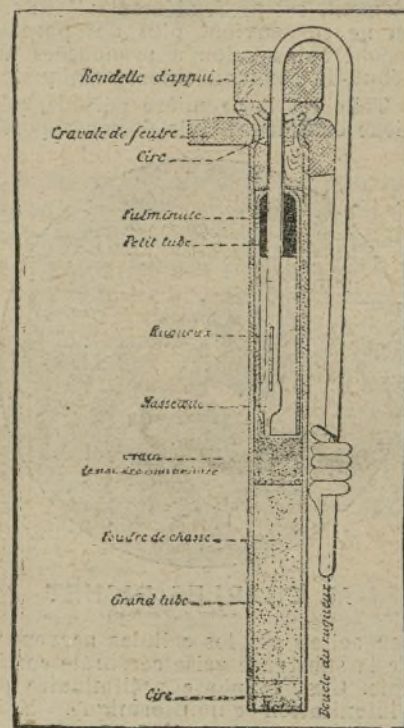
La voix est de plus en plus au canon et surtout aux gros canons. Ce sont eux qui bouleversent les lignes ennemies et y font les brèches par lesquelles passent nos soldats, impatients de libérer le sol de la patrie.

L'action des pièces de gros calibre est donc toute distincte de celle des 75. Leur fonctionnement diffère également de celui des canons à tir rapide; les « monstres », en effet, se chargent en deux temps : l'obus et la gargousse. Et, pour faire partir le coup, il faut mettre le feu à la charge de poudre.

Naturellement, on ne pouvait songer à employer, comme jadis, les mèches à main; l'étoupille a été le perfectionnement dans cet ordre d'idées, et c'est jusqu'ici le seul artifice employé pour amorcer, c'est-à-dire pour provoquer l'inflammation de la charge de poudre d'une pièce d'artillerie.

L'étoupille réglementaire, modèle 1885, comprend un grand tube, un petit tube, un rugueux, un chargement intérieur, une cravate de feutre et une rondelle d'appui.

Le grand tube, qui est en cuivre, est terminé à sa partie supérieure par une tête aplatie à rebord continu muni au-dessous de sa tête d'un bouchon de cire



et d'un tampon en bois maintenu par un fort étranglement. Le petit tube est en cuivre également et contient, près du culot, la composition fulminante.

Le rugueux comprend un fil en laiton cuivré portant à l'une de ses extrémités une partie dentelée et une masselotte terminée par un crochet engagé sous le rebord du petit tube. Une boucle termine l'autre extrémité du rugueux.

Le grand tube renferme un grain de poudre comprimée, de la poudre de chasse et un bouchon de cire. La cravate de feutre, placée sous la tête de l'étoupille, vient se forcer légèrement dans la cuvette de la tige de la tête mobile de la pièce. Quant à la rondelle d'appui, enfilée sur le rugueux, elle est destinée à faciliter l'enfoncement de la cravate dans la cuvette.

L'étoupille s'enfonce dans le canal de lumière de la vis de culasse, et le tireur, passant le crochet de son tire-feu dans la boucle du rugueux, fait fonctionner l'artifice. En tirant sur le rugueux, le crochet qui est engagé sous le petit tube se redresse, et la partie dentelée gratte alors vivement le fulminate qui prend feu. Automatiquement, le grain de poudre comprimé et la poudre de chasse s'enflamment et produisent un puissant jet de flamme qui met le feu à la gargousse.

La masselotte retient à la fois le grand et le petit tube.

Il existe une étoupille dite étoupille de manœuvre pour les exercices de tir. C'est le chargeur qui introduit l'étoupille dans le canal de lumière de la culasse; il porte les étoupilles dans un sac spécial attaché au côté.

LE MORTIER DE 220 est un engin terrible

Si prestigieux qu'il soit, notre 75 n'eût jamais pu venir à bout des abris, des blockhaus et des retranchements bétonnés que les Allemands ont construits à profusion sur tout notre front. Seule, l'artillerie lourde était à même d'en avoir raison, et c'est pour répondre à cette nécessité que toute notre ligne de feu est devenue une véritable forteresse, hérissée de pièces de gros calibre, capables de couvrir la voix des monstres sortis des usines Krupp.

Parmi nos canons lourds, qui ont fait et qui font toujours d'utile besogne, le mortier de 220, construit en 1880 sur les plans du colonel de Bange, figure au premier rang. Cette pièce, qui pèse 2,000 kilogrammes et qui repose sur un affût de 2,400 kilos, lance à 5,500 mètres un obus dit « allongé » de 118 kilos, ou un obus dit « ordinaire » de 102 kilos, chargé de 7 kilos de mélinite.

L'affût à glissement sur lequel il est monté lui permet de tirer sous des angles variant de 0 à 60 degrés. Il est muni pour le tir de deux roulettes montées sur des manchons excentrés; ces manchons font reposer l'affût sur une semelle pour limiter le recul par le frottement. Pour le transport, les roulettes sont remplacées par des roues de siège, et l'affût est réuni à son avant-train de siège à l'aide d'une fausse flèche. En position, l'affût est disposé sur une plate-forme de siège.

Au commandement : « Dispositions de combat », les six servants prennent leurs postes. Le pointeur, qui est chargé de donner à la bouche à feu la direction et quelquefois l'inclinaison, se place à l'extrémité de la fusée d'essieu de gauche. Derrière le pointeur, se tient le chargeur, qui ouvre et ferme la culasse, introduit le projectile et la gargousse, amorce et dégorge, s'il y a lieu. En troisième ligne, c'est le pourvoyeur de gargousses et un auxiliaire.

Du côté droit, le tireur, qui donne, ou aide à donner, l'inclinaison et qui met le feu, fait vis-à-vis au pointeur; derrière lui, se trouvent d'abord un manœuvre, puis le pourvoyeur de projectiles et un second auxiliaire.

Les munitions sont apportées à la pièce, tantôt à l'aide de la lanterne de chargement et du levier à lunettes, tantôt à l'aide d'une civière.

Dans le premier cas, le projectile est placé sur la lunette, qui est ensuite accrochée au levier dont deux servants prennent les extrémités, en ayant soin que la partie ouverte de la lanterne reste en arrière. Les tenons de la lanterne sont engagés dans les fourches de l'appareil de chargement qui, manœuvré par des leviers, élève l'obus à hauteur de la culasse où il est introduit à l'aide d'un refouloir court par le tireur et le chargeur. Ce dernier place alors une gargousse dans la chambre et ferme la culasse.

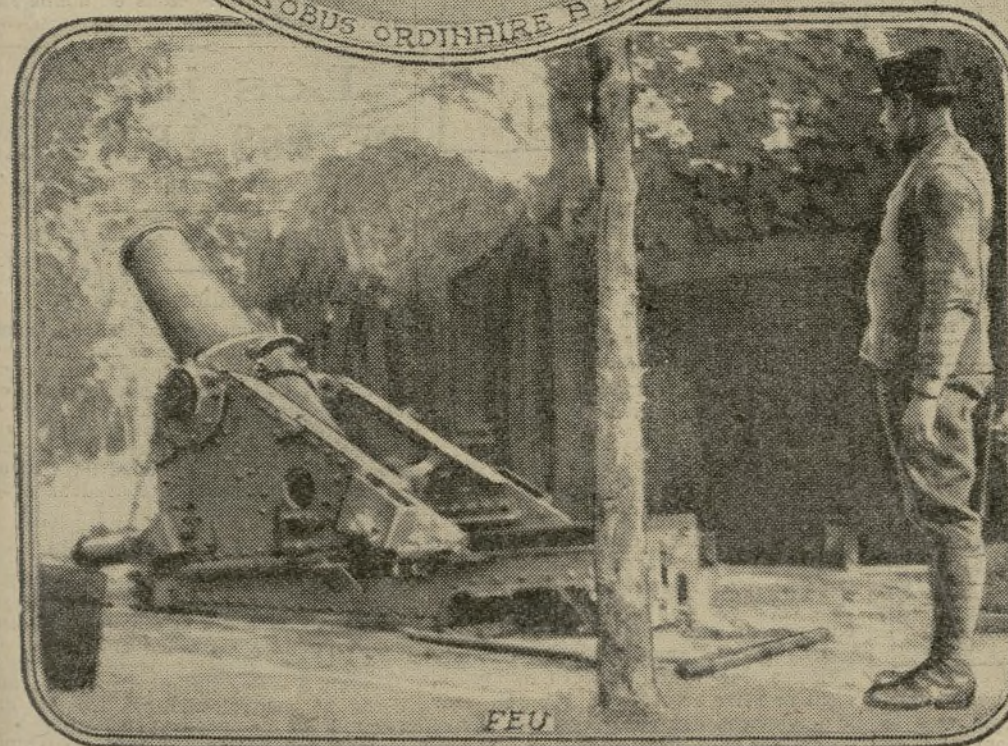
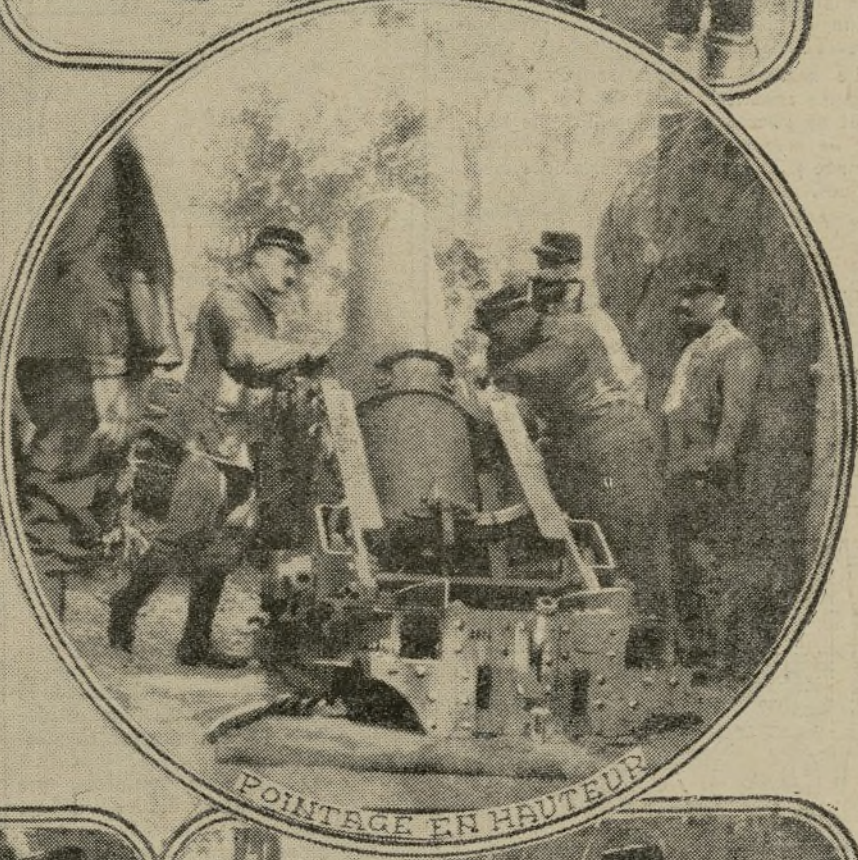
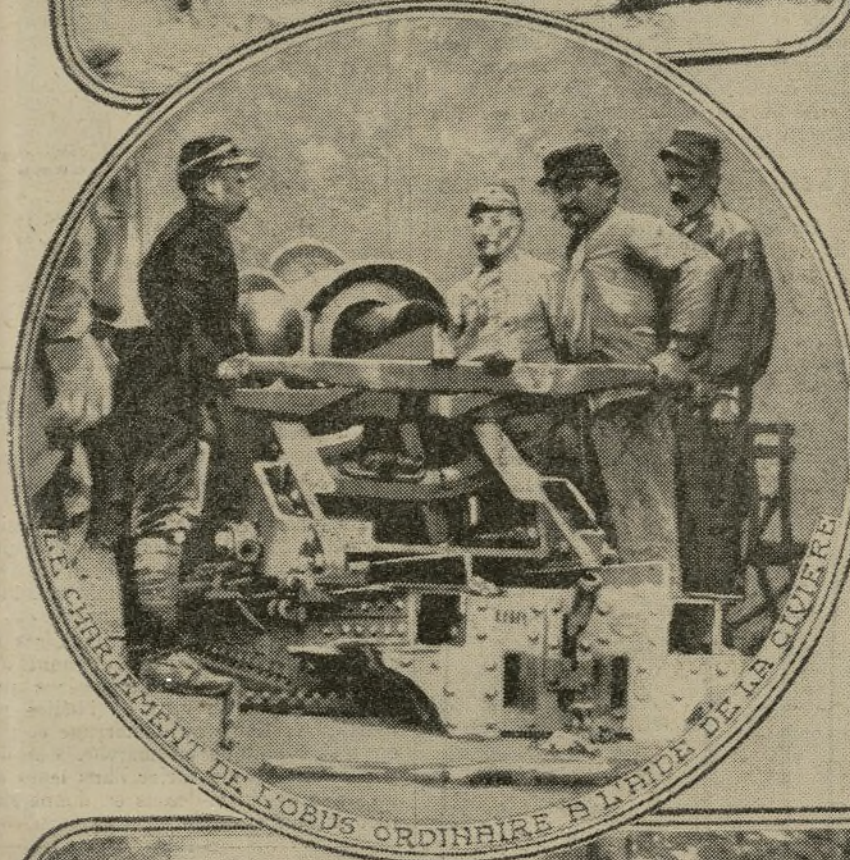
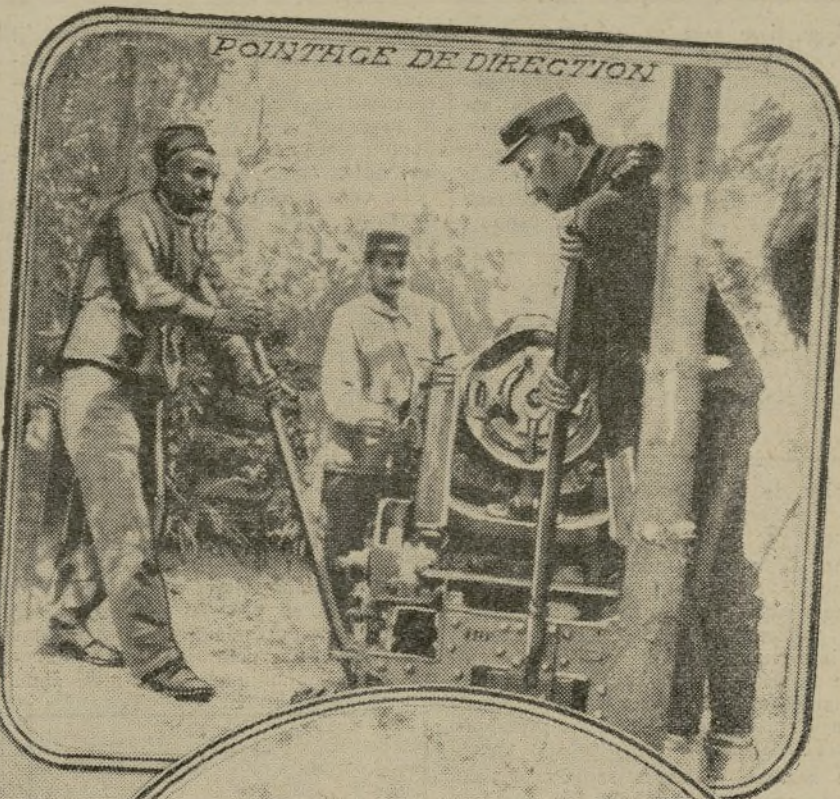
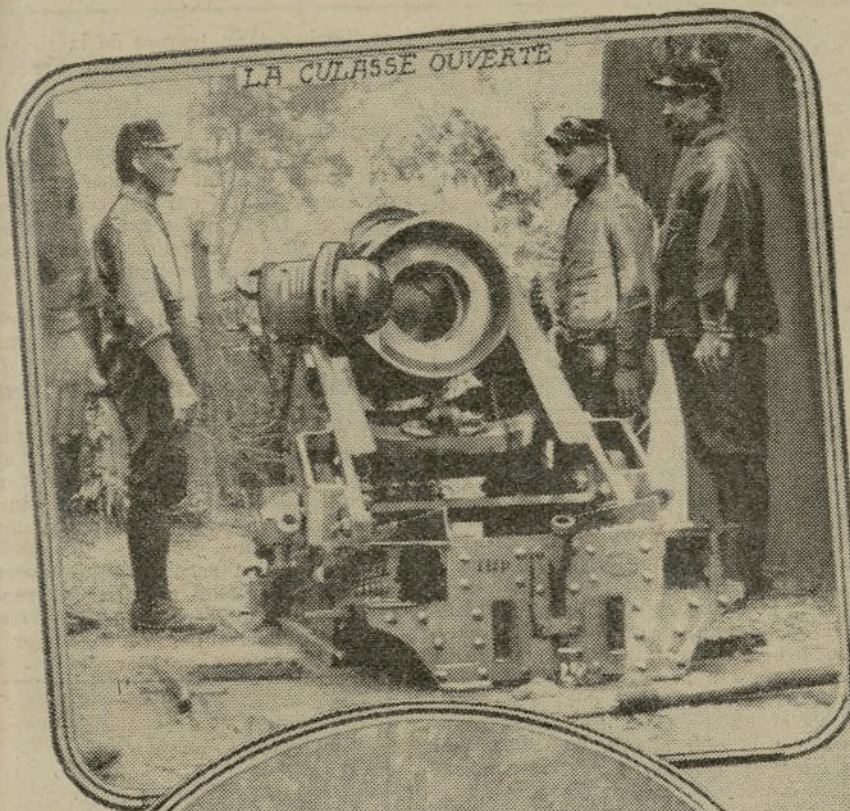
La civière de ravitaillement est employée lorsque les branches de l'appareil de chargement étant faussées, il n'est pas possible d'introduire mécaniquement les obus allongés dont les ogives butent contre la tranche de culasse au lieu de pénétrer dans la pièce. Les deux servants inclinent la civière vers l'âme de la pièce, afin de faciliter l'introduction du projectile.

Le pointage ayant été fait à l'aide du goniomètre (tonnerre ou miroir) et du niveau, le chargeur amorce avec une étoupille dont nous décrivons le fonctionnement ci-contre; il fixe le crochet du tire-feu dans la bouche du rugueux de l'étoupille et enfonce celle-ci dans le canal de lumière de la vis de culasse.

Au commandement de : « Pièce », le tireur saisit de la main droite la bobine du tire-feu et de la main gauche le bracelet; puis il se recule dans le prolongement de la tranche de culasse jusqu'à ce qu'il ait dépassé de 50 centimètres le bout de la fusée d'essieu. Au commandement de : « Feu », le tireur ramène brusquement la bobine du tire-feu sur le nœud, ce qui fait partir le coup.

C'est le chargeur et le manœuvre qui modifient l'inclinaison de la pièce en desserrant de chaque côté de l'affût les vis de frein.

LE MORTIER FRANÇAIS DE 220

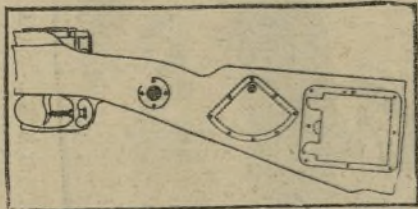


A près de 6 kilomètres, l'obus de 118 kilos lancé par le mortier de 220, construit sur les plans du colonel de Bange, bouleverse les tranchées allemandes. Rien ne résiste à une telle masse de fonte, qui renferme 7 kilos de mélinite. Les abris bétonnés, les blockhaus les mieux organisés ne peuvent tenir. Notre artillerie lourde prépare admirablement le chemin où passe notre infanterie.

BULLETIN DES INVENTIONS

Pour tirer sous un angle donné

Un inventeur hollandais, M. Johann-Theodor Westermann, a imaginé un mécanisme de commande pour fusils et autres armes à feu permettant d'obtenir le départ automatique du coup de feu à un moment précis, grâce à un réglage préalable de l'inclinaison du canon ;



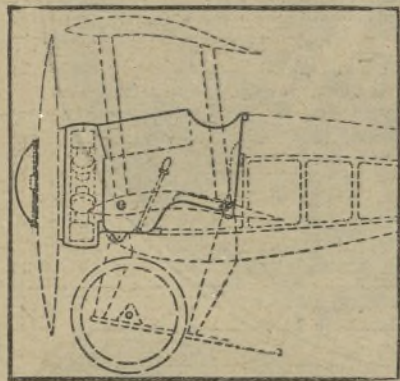
de plus, le coup ne peut partir que sous un angle de tir déterminé de l'arme.

Pour faire fonctionner ce mécanisme, on utilise le courant émis par une source d'électricité appropriée, une batterie d'éléments électriques par exemple, le circuit électrique comportant en outre un dispositif de contact à réglage préalable et un électro-aimant, ainsi qu'un dispositif de contact de pression (brevet n° 475.435).

Le schéma ci-dessus représente les organes essentiels du dispositif sur un fusil de guerre hollandais : 1° le bouton de commande ; 2° l'arc gradué de réglage ; 3° la batterie d'éléments électriques.

Blindage pour avions

L'invention de M. Goanda (brevet n° 471.840) a pour objet d'établir des avions qui soient cuirassés d'une façon suffisante pour protéger entièrement contre les projectiles l'aviateur, le moteur, les réservoirs et les dispositifs ordinaires de manœuvre. Dans le dispo-



sitif de M. Goanda, la cuirasse forme partie intégrante de l'appareil, au lieu d'être appliquée extérieurement ou intérieurement sur le fuselage.

La partie avant du fuselage est, comme la représente le dessin ci-dessus, établie à la façon d'une boîte constituée par une plaque métallique ou par plusieurs plaques superposées de métal. Cette boîte, dans laquelle sont renfermés et protégés le siège de l'aviateur, le ou les réservoirs et les dispositifs de manœuvre, ne comporte comme ouvertures que celles donnant accès au siège de l'aviateur et celles au travers desquelles passe l'arbre du propulseur.

Vêtements de papier

L'une des caractéristiques industrielles de l'époque, c'est l'extension de l'usage du papier. Le papier est employé actuellement à des offices pour lesquels, jadis, on n'eût pas songé à lui. C'est ainsi que l'un des plus récents brevets délivrés en France concerne « la combinaison de tissus et papiers cloisonnés pour la fabrication de vêtements ». (Brevet Harmand et Grandbevre, n° 477.164.)

Cette combinaison consiste à réunir, surface à surface, par cloisonnement, ou partiellement, au moyen de colle, modes de collage ou d'adhérence quelconques, par procédés mécanique ou

autres, un tissu de quelque nature qu'il soit, par exemple, les étoffes pour doublures, avec un papier approprié, notamment un papier poreux tel le papier à journaux, qui en soit lui-même la doublure, en les rendant solidaires l'un de l'autre mais sans adhérence entière.

Le cloisonnement s'obtient en appliquant la colle par un procédé mécanique ou autre, de façon à la déposer partiellement soit sur les tissus, soit sur les papiers, par lignes, points, quadrillages ou autres dessins. L'invention prévoit l'emploi, pour ce faire, de plaques ou rouleaux ajourés ou gaufrés.

Un porte-voix perfectionné

Le porte-voix joue un rôle important à bord des navires. En général, à bord des navires marchands, on se sert d'instruments fort simples et dont la disposition n'a pas varié depuis des temps fort lointains.

M. W.-J. Marchant (brevet numéro 477.130), s'est proposé de moderniser ces anciens porte-voix par l'adjonction judicieusement comprise d'un transmetteur téléphonique. Il a réalisé ainsi



un puissant mégaphone à la fois multiplicateur et purificateur de sons.

Son appareil consiste en un cornet ayant la forme d'un paraboloïde de révolution, dont la partie comprise entre le plan focal et son sommet est enlevée. Il comporte une embouchure pouvant s'appliquer contre la bouche de la personne qui s'en sert ou s'adapter à un transmetteur de sons.

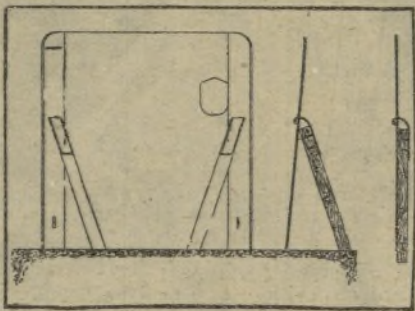
Le bouclier du tireur couché

La guerre actuelle a déterminé la résurrection du bouclier. On en utilise de divers modèles suivant les circonstances et les armées.

On ne saurait dire, toutefois, que l'emploi de cette arme défensive, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, n'eût pas été prévu dès avant les hostilités par les diverses armées modernes. Il convient de dire que les boucliers d'aujourd'hui ne ressemblent guère aux écus moyenâgeux.

Voici, par exemple, un bouclier d'invention belge (brevet n° 467.178, Société d'Ougrée-Marbais) destiné à assurer une protection aussi parfaite que possible du tireur couché.

Ce bouclier consiste en une tôle d'acier appuyée sur deux contre-fiches en bois que l'on enfonce dans le sol. La

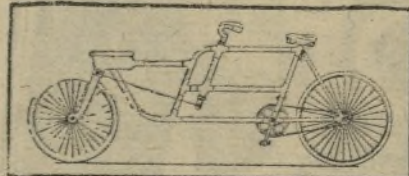


tôle, percée d'une ouverture pour le tir, étant ainsi légèrement inclinée vers le fantassin, protège complètement celui-ci.

Le tir couché terminé, la cuirasse est fixée sur la poitrine au moyen d'une sangle et d'une courroie, et le tir peut continuer, debout ou à genoux, sans que l'engin puisse gêner en quoi que ce soit les mouvements du fantassin.

Une bicyclette de transport

L'usage de la bicyclette est généralement limité au transport rapide des personnes. Pourtant, par le principe de ses organes essentiels et son genre de structure, cette machine offre toutes les garanties de résistance et de maniement facile pour qu'elle puisse être em-



ployée utilement comme moyen rapide de transport.

Pour atteindre ce dernier but, la machine exige dans sa construction des dispositions spéciales permettant de localiser la charge supplémentaire sur un point donné.

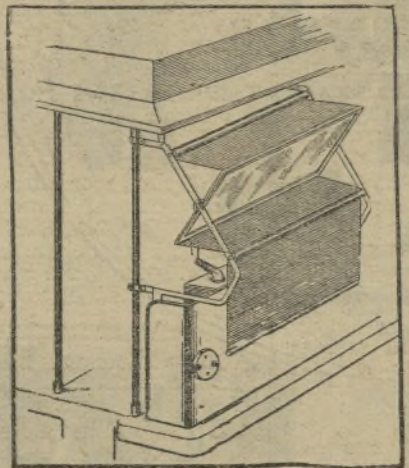
M. Jean Blanchard (brevet numéro 477.133), s'attachant à la solution de ce problème, a imaginé un dispositif constituant à la fois, par sa forme et par sa structure, une douille de direction et un point robuste de support, dispositif, qui, adapté à un ensemble de moyens connus, permet la construction d'une bicyclette de transport.

Le dessin ci-dessus représente l'essentiel de ce dispositif.

L'abri du chauffeur et du wattman

On sait que les chauffeurs d'autos et les wattmen de tramways sont souvent fort mal abrités. La conduite des véhicules s'en ressent fréquemment quand il fait mauvais temps. C'est pour parer à cet inconvénient, qui devient parfois un réel danger, que M. L.-G. Aveling a imaginé un dispositif d'abri destiné à assurer une protection efficace contre les intempéries.

L'invention consiste en la combinai-



son et en la disposition de plusieurs stores, montés sur rouleaux à ressorts (ou stores à enroulement automatique) avec un châssis fixe et un cadre oscillant ; de la sorte, il est possible de donner diverses positions aux stores constituant l'abri protecteur. Celui des stores qui se trouve être le plus bas est disposé de telle manière que les jambes du conducteur soient protégées ; le store constitue ainsi l'équivalent d'un tablier.

La distance qui cuit

Le problème de la cuisson des boîtes de conserve ou, plus exactement, des denrées contenues dans ces boîtes, a donné lieu à des travaux intéressants. On sait que l'intendance française utilise, dans cet ordre, un procédé particulièrement bien compris.

Une société américaine, la « Baker Shippee Manufacturing Company », vient de faire breveter un appareil pour le traitement des conserves, qui dérive d'une idée ingénieuse.

Il s'agit d'un appareil de cuisson dans lequel les paquets ou boîtes métalliques parcourent des distances plus ou moins grandes au travers de la chambre de cuisson. Plusieurs séries de ces boîtes peuvent être déplacées si-

multanément au travers de la chambre de cuisson, sur des distances égales ou des distances différentes.

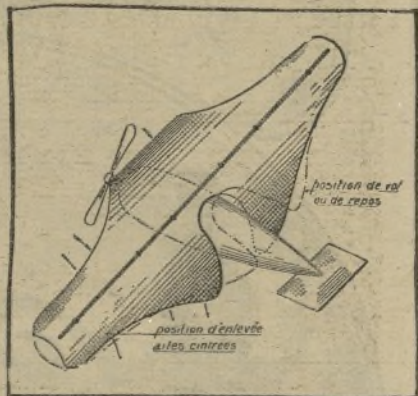
La caractéristique essentielle de l'invention consiste à prévoir plusieurs systèmes d'alimentation grâce auxquels les boîtes peuvent être introduites en différents points sur un chemin commun, de façon qu'avec une seule évacuation finale, on puisse faire parcourir aux paquets des distances différentes le long dudit chemin.

C'est, en résumé, la distance parcourue qui règle la durée de la cuisson.

L'enlèvement et l'atterrissage en place

L'enlèvement et l'atterrissage en place des avions, tel est le but que s'est proposé M. Lucien David (brevet numéro 476.969). Si la pratique répond à la théorie, la conception est évidemment fort intéressante.

Le dispositif consiste essentiellement en ceci : les ailes ou planeurs représentés peuvent osciller autour d'une charnière horizontale et s'incurver en



même temps et consécutivement, de façon à prendre en arrière de l'hélice la forme arquée convenable pour recevoir horizontalement le vent de l'hélice et l'échapper verticalement.

L'inventeur estime que son dispositif permet : 1° l'atterrissage en place, précédé d'un ralentissement et d'un freinage sur l'air ; 2° pendant le vol, l'immobilisation par temps calme.

Ainsi qu'il est dit plus haut, ces résultats sont obtenus en donnant aux planeurs actuels des dispositions propres à utiliser le vent de l'hélice par réaction verticale au démarrage et plus ou moins oblique en marche. Ces dispositions peuvent varier dans leurs détails ; le dessin ci-dessus en donne simplement un exemple.

Les idées DE NOS LECTEURS

(S.G.D.E) Sans garantie d'« Excelsior »

Dix lignes par idée

Brancardiers-cyclistes

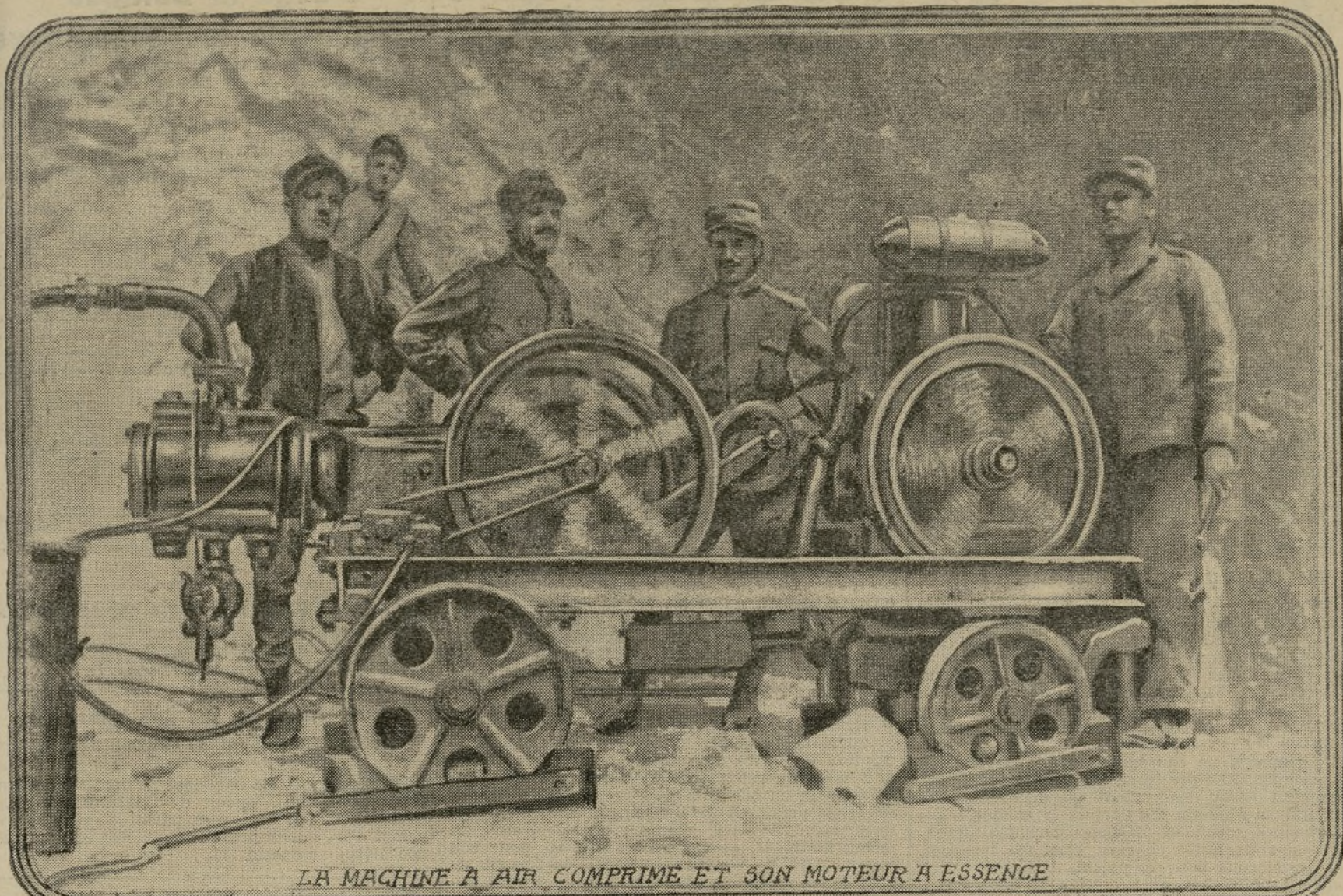
« Permettez-moi, nous écrit un lecteur militaire, de vous signaler un moyen de fortune que j'ai vu employer utilement pour le transport des blessés sur route : on conjugue deux bicyclettes à l'aide de deux barres transversales fixées aux cadres ; sur ces deux barres est adaptée une civière. On obtient ainsi un véhicule léger dont les moteurs sont deux brancardiers cyclistes. »

La dépêche comestible

Un ancien soldat colonial nous écrit : « On cite le cas d'estafettes qui mangent leurs dépêches lorsqu'elles se voient sur le point de tomber aux mains de l'ennemi. Or, il est plus difficile qu'on ne croit d'avaler un pli. La chimie moderne ne pourrait-elle pas trouver une formule de « papier comestible » à l'usage des porteurs d'ordres susceptibles d'être pris en cours de mission ? »

Adresser les projets à M. Roger Darcey, à Excelsior, 88, avenue des Champs-Élysées.

Tunnels de montagne, sur le front des Alpes



Nos alliés italiens, en outre des routes qu'ils tracent à flanc de montagne, prennent des raccourcis, parfois, en forant à la perforatrice des tunnels larges ou étroits. Ces galeries ont le double avantage de réduire les parcours que doivent suivre les canons, et de constituer des sites de protection absolument parfaits pour les pièces d'artillerie, légères ou lourdes, ainsi que pour les hommes qui les servent.

L'AMÉRIQUE RÉCLAME à nouveau l'avertissement préalable

WASHINGTON. — Dans la note à l'Allemagne pour accepter l'arbitrage dans l'affaire du *William-P.-Frye*, et qui sera envoyée cette semaine, il apparaît que le secrétaire d'Etat demande l'assurance que, dans le cas où les Allemands estimeraient nécessaire de couler les bateaux américains portant de la contrebande absolue, ces bateaux soient dûment avertis et les passagers ainsi que l'équipage mis en sûreté.

Et ceci donne lieu à la nouvelle question suivante :

Le fait de placer les passagers et l'équipage dans des bateaux de sauvetage en pleine mer constitue-t-il la sûreté qu'envisage la loi internationale ?

Ils continuent de nier leurs crimes !

GENÈVE. — L'office allemand des Affaires étrangères a fait savoir à la légation de Norvège à Berlin, au sujet de la perte du vapeur *Magda*, qu'il avait comparé les communications faites à cette occasion par les commandants de sous-marins qui se trouvaient sur le lieu de l'accident et qu'il ressort de cette comparaison que rien ne laisse supposer que le vapeur ait été coulé par un sous-marin allemand.

Les représailles des banquiers américains contre les propagandistes allemands

NEW-YORK. — Une nouvelle organisation, dénommée American Truth Society, et composée de propagandistes allemands, se livre à une nouvelle campagne contre l'emprunt anglo-français.

Au cours d'une réunion, ces propagandistes ont discuté divers plans tendant à amener un million de déposants à retirer leurs fonds pour protester contre la participation de leurs banques à l'emprunt.

Ces menaces ne causent aucune appréhension aux banquiers. Le président d'une de ces banques, menacé du retrait des fonds de ses déposants pro-allemands, a répondu : « Parfait, la banque a des hypothèques sur 5.000 ménages germano-américains ; si vous faites ce dont vous me menacez, nous insisterons pour le paiement de ces hypothèques à l'échéance. »

D'autres maisons ont adopté diverses autres mesures de représailles, dont elles escomptent le succès. (*Daily Telegraph*.)

M. René Besnard à Londres

LONDRES. — M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat au département français de l'aéronautique, est arrivé hier soir à Londres. (*Information*.)

Un nouvel emprunt anglais sera émis

LONDRES. — Suivant le *Morning Post*, le gouvernement anglais estimera nécessaire, dans quelques semaines, d'émettre un nouvel emprunt de guerre.

LE ROI D'ITALIE REMERCIE l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

M. Maspéro, secrétaire perpétuel, annonce qu'il a reçu une lettre du ministre de l'Instruction publique l'informant que le roi d'Italie, par l'intermédiaire de M. Tittoni, ambassadeur à Paris, remerciait l'Académie de l'avoir admis dans son sein au titre de membre associé.

M. Théodore Reinach fait une communication sur l'origine du nom grec des Scythes et de leur nom national : Scolotes, transmis par Hérodote. Il estime que le texte de l'historien a été altéré et qu'il n'y a jamais eu de roi, même légendaire, du nom de Scolotes. Hérodote faisait allusion à Scythis, fils d'Hercule.

M. Salomon Reinach lit une étude biographique sur Shakespeare, écrite au front par M. Seymour de Ricci, qui sert dans l'armée anglaise.

DES TROPHÉES DE GUERRE sont exposés à Troyes

TROYES (*Dépêche particulière*). — Les Troyens ont été enchantés de voir nos trophées de Champagne. Mais combien ils eussent été plus contents si, au lieu de les exposer dans un terrain vague, près de la gare des Marais, on les avait conduits sur une des principales places de la ville !

Trois milliers et vingt-deux canons allemands, des mitrailleuses, des lance-bombes, etc., et un canon belge, ravi aux Belges par les Allemands et à ceux-ci par les Français.

En entrant, chaque personne donne son obole, et les recettes, fructueuses, sont destinées aux œuvres des blessés de guerre.

A LA CHAMBRE LES ALLOCATIONS aux familles des mobilisés

La Chambre était appelée hier à se prononcer sur les différentes propositions de loi concernant les allocations aux familles des mobilisés. Ces propositions avaient été coordonnées et fondues en un unique projet de loi, qui a été adopté sans discussion, les auteurs d'amendements s'étant préalablement mis d'accord avec la commission.

Elle avait ensuite inscrit à son ordre du jour une proposition de loi de M. Ceccaldi tendant à faciliter la répression des actes imputables aux fournisseurs de l'armée et à garantir la réparation des dommages causés à l'Etat, aux soldats et aux autres citoyens ; mais, à la demande de la commission de législation civile et criminelle, la discussion de cette proposition a été provisoirement ajournée.

Un court débat s'est alors engagé sur une proposition de résolution de M. Gratiou Caudace relative à l'organisation du contrôle des maisons d'orthopédie réquisitionnées. Cette question est des plus importantes, si l'on songe qu'il s'agit de résoudre le problème de donner aux mutilés un appareil-type, qui n'ait pas les inconvénients du pilon rigide. M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé, a déclaré, à ce propos, qu'il avait l'intention d'employer à la fabrication des appareils prothétiques les mutilés eux-mêmes, qui ont, en général, des trouvailles ingénieuses pour remédier à leurs propres infirmités, et qu'en attendant qu'on ait arrêté le type de l'appareil définitif on continuerait à travailler assidûment à améliorer ceux qui existent.

Satisfait de ces déclarations, M. Caudace a retiré sa proposition de résolution. Et la Chambre ayant décidé de siéger mardi prochain pour discuter le projet relatif aux blés qui lui revient du Sénat, M. Renaudel, socialiste unifié, a remis sur le tapis la question du comité secret en réclamant l'inscription à l'ordre du jour de cette séance de la discussion du rapport de M. Charles Dumont sur la fameuse proposition de M. Varenne. En l'absence du président du Conseil, on a momentanément ajourné cette irritante question, qu'à la même heure M. Clemenceau reprenait pour son compte dans les couloirs du Sénat, en faisant signer à ses collègues une demande de séance secrète, qui a recueilli un assez grand nombre d'adhésions. — ANDRÉ DORIA.

Le Sénat ratifie le vote de la Chambre sur l'emprunt franco-anglais aux Etats-Unis

Lors de sa dernière séance, le Sénat s'était ajourné au 14 octobre. Mais, pressé de le voir ratifier le vote émis jeudi par la Chambre sur l'emprunt franco-anglais aux Etats-Unis, le gouvernement l'avait fait convoquer d'urgence pour le saisir de ce projet de loi, qui, sur avis favorable de la commission des finances, a été adopté à mains levées, après une brève déclaration de M. Ribot, qui a saisi cette occasion de souligner l'importance et « le caractère heureux et fécond » d'une opération de crédit faite conjointement par la France et l'Angleterre, et de remercier publiquement ceux qui l'ont négociée avec succès. — G. L.

Nouvelles parlementaires

La Journée du Poilu

Pour déférer au désir exprimé par le Syndicat de la Presse, le comité parlementaire de la Journée du Poilu a décidé de reporter aux 25 et 26 décembre la date de cette journée primitivement fixée aux 31 octobre et 1^{er} novembre.

La vente des médailles et cartes postales donnant droit à la Tombola du Poilu commencera néanmoins dans les magasins, restaurants et débits, à partir du 16 octobre.

Le siège du comité d'organisation est établi à la mairie du quatrième arrondissement, place Baudoyer, à Paris.

Vérification de l'application de la loi du 17 août 1915

La loi Dalbiez doit être, à l'heure actuelle, en pleine application. M. Millerand a voulu avoir la certitude qu'il en est bien ainsi.

A cet effet, il vient de réunir plus de quarante officiers supérieurs de toutes armes, blessés en convalescence, à qui il a confié la mission de se rendre dans les dépôts d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, du génie et des sections de secrétaires d'état-major de la France entière.

Ils y vérifieront :

1^o Que tout homme incorporé est bien à la place qu'il doit occuper légalement ;
2^o Que toutes les prescriptions édictées en vue de faciliter la renaissance de la vie économique du pays, et notamment de la vie agricole, sont bien appliquées. Devant son rôle, le ministre a développé l'importance capitale de ces deux points de vue et malgré la contradiction apparente qu'ils présentent — affirmé la nécessité, et donné la manière de les concilier.

LA POSE DES MINES dans la Baltique mécontente les Scandinaves

COPENHAGUE. — Le *Tidens Tegn* annonce que les Allemands ont posé un champ de mines à l'entrée du Sund, dans la Baltique, au sud de Saltholm, à proximité du bateau-feu de Drogden, entre l'île danoise Amager et la pointe suédoise de Falsterbo, de telle sorte que la libre pratique du chenal se trouve interdite. L'est de la zone minée s'étend jusqu'à Falsterbe. Faute de fonds suffisants, les navires de gros tonnages ne peuvent pas passer. Il ne reste donc pour entrer à Copenhague ou pour en sortir d'autre route qu'un chenal large de cinquante mètres au plus, situé entre la lisière Nord-Ouest du champ de mines et le bateau-feu de Drogden. Les Allemands ont établi une station de pilotage aux deux extrémités de la zone dangereuse. Cette fermeture presque complète du Sund cause une très vive émotion en Suède.

La *Gazette du Commerce et de la navigation* de Copenhague proteste contre l'état de choses créé par l'Allemagne et rappelle que la pose de mines dans ces conditions est contraire aux conventions de La Haye comme à la déclaration de Londres.

Le *Tidens Tegn* signale, parmi les divisions allemandes surveillant les sorties du Sund, la présence de six ou huit bateaux à moteur d'assez fort tonnage qui auraient été employés au mouillage des mines.

La mort d'Alexis Samain est confirmée

GENÈVE. — La *Gazette de Cologne* confirme la mort d'Alexis Samain devant Varsovie.

200 nouveaux ouvriers annamites viennent travailler aux munitions

MARSEILLE. — Le paquebot *Amiral-Otry* est arrivé aujourd'hui, venant de l'Extrême-Orient. Il avait à bord 507 passagers, parmi lesquels 200 ouvriers d'art annamites qui vont être occupés dans nos divers arsenaux.

Les manifestations en l'honneur de Carl Spittler

GENÈVE. — Hier soir, a eu lieu un grand banquet populaire en l'honneur de l'écrivain suisse Carl Spittler. Toutes les personnalités marquantes des lettres et des arts étaient représentées.

De nombreux témoignages français ont été adressés à cette occasion à Carl Spittler qui, quoique Suisse Allemand, avait dénoncé publiquement les crimes commis par l'Allemagne. Les manifestations genevoises prenaient de ce fait un caractère franchement sympathique à la cause des Alliés.

Explosion dans une usine

Hier, vers quatre heures de l'après-midi une explosion très violente s'est produite dans l'un des ateliers d'une usine située à Issy-les-Moulineaux.

Quatorze femmes ont été plus ou moins grièvement blessées. Trois d'entre elles ont dû être transportées à l'hôpital Boucicaut. Les autres sont soignées à leur domicile.

Un commencement d'incendie, qui avait suivi l'explosion, a été rapidement éteint par les pompiers venus de Paris.

Le commissaire de police de Vanves a ouvert une enquête afin de rechercher les causes de l'accident.

Travaillons pour la libération du territoire

Au cours de ces derniers mois, les Français ont répondu avec empressement aux appels du Trésor. Ils ont souscrit *Bons* et *Obligations de la Défense Nationale*, en vue de la défense de notre sol et pour aider aussi à une préparation plus complète de la guerre. Mais, à l'heure actuelle, nos soldats n'ont plus seulement à nous défendre. L'offensive a recommencé, l'on sait l'énorme consommation des munitions qu'elle entraîne.

Nous avons encore beaucoup d'argent en réserve. Ne le ménageons donc pas, d'autant plus qu'en servant le pays à notre manière — puisque nous ne pouvons être tous au front — nous faisons une excellente opération de placement. Les *Bons* rapportent 5.26 0/0 par an, et les *Obligations*, délivrables jusqu'au 15 octobre à 94 fr. 84, donnent 5.60 0/0 par an, y compris la prime de remboursement au pair. En outre, les uns et les autres confèrent des droits à ceux qui les souscrivent en ce qui concerne les emprunts futurs de l'Etat. N'hésitons donc pas, l'opération si heureuse qui vient d'être traitée avec les banquiers américains a montré la force du crédit de la France au dehors : il faut qu'au dedans nos propres souscriptions en soient l'éclatante justification.

La Vie Intellectuelle

Education. -- Enseignement. -- Livres.

Tous les samedis.

LE KAISER NE DÉCOUVRIRA PAS le tombeau de Charlemagne

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a entendu, l'autre semaine, la lecture d'un très intéressant mémoire sur le tombeau de Charlemagne. L'auteur, M. de Mély, a bien voulu résumer, pour les lecteurs d'Excelsior, ses curieuses recherches qui ont eu un grand retentissement :

La haute figure de Charlemagne, le grand empereur d'Occident, semble avoir, de tout temps, hanté jusqu'à l'obsession l'imagination du kaiser allemand.

Son entrée à Jérusalem en 1898, en costume de Lotharingin, n'était-ce pas le pèlerinage de Charlemagne aux lieux saints? La visite à Tanger, en 1905, ne voulait-elle pas symboliser la conquête de l'Espagne? Le cortège impérial, long d'un kilomètre, qui se déroulait sur le Corso quand, en 1903, l'empereur allemand allait au Vatican rendre hommage à Léon XIII, n'avait-il pas la prétention de rappeler le couronnement de Charlemagne par Léon III? L'alliance actuelle avec Mahomet V ne fait-elle pas encore souvenir du khalife Haroun-al-Raschid, auquel l'empereur envoyait trois ambassadeurs, Lautfrid, Sigismond, Isaac, remplacés de nos jours par trois dignitaires allemands, le prince de Hohenlohe-Laungenbourg et les deux maréchaux von der Goltz et Linan von Sanders?

Mais alors qu'Othon III, que Frédéric Barberousse avaient pu contempler dans sa tombe les restes de celui qui fit trembler le monde, cette vision suprême manquait à l'empereur allemand.

Il savait qu'en réalité le corps de Charlemagne, inhumé dans la basilique d'Aix, avait été tiré du tombeau pour être pleuré, en 1165, par Frédéric Barberousse, au moment de la canonisation de l'empereur, dans la Grande Chasse; mais alors que tous ses prédécesseurs, pendant plus d'un siècle, avaient cherché vainement à découvrir le célèbre caveau souterrain où l'empereur avait été inhumé, il croyait pouvoir mettre au jour la chapelle funéraire qui avait renfermé, outre les plus précieuses richesses, les insignes de l'empire.

Qui sait si quelques-uns n'y étaient pas encore demeurés qu'il aurait alors la gloire de pouvoir revêtir à son tour?

Le fait est que l'antique description de la tombe de Charlemagne était bien de nature à faire naître les espoirs les plus grandioses.

Son corps fut embaumé, assis dans un trône d'or sous l'arc du sépulcre, ceint de son épée d'or, tenant dans ses mains un évangélaire d'or, les épaules appuyées contre le dossier de son trône, sa tête droite, ceinte du diadème attaché par une chaîne d'or, et au diadème on mit un morceau de la vraie Croix. On remplit son sépulcre d'aromates, de baume, de musc et de nombreux objets d'or. Son corps fut revêtu des ornements impériaux, sa figure fut couverte d'un voile attaché au diadème. Le cilice qu'il portait toujours en secret fut placé sur sa chair; sur ses vêtements impériaux on plaça sa besace de pèlerin en or, qu'il avait l'habitude de porter à Rome. Devant lui, on attachait le sceptre d'or, le bouclier d'or que le pape Léon avait consacrés. Et le caveau fut clos et scellé.

Tel est le passage que nous pouvons, en effet, lire dans Adhémar de Chabannes, qui écrivait à Angoulême vers 1030.

Aussi, en 1912, le kaiser faisait-il commencer des fouilles, pour lesquelles 25.000 mark étaient déjà dépensés en juillet 1914.

Très particulièrement mêlé aux différentes phases de la recherche, tenu au courant des résultats par le savant allemand qui suivait les travaux de l'architecte, on finissait par me demander, le 19 juillet 1914, une étude sur la question, qui devait, m'écrivait-on, paraître, en français, en Allemagne, au mois de septembre.

N'est-il pas permis alors de faire un rapprochement qui vient tout naturellement à la pensée, de signaler que nous arrivions au onze centième anniversaire de la mort de Charlemagne, 814-1914, que le kaiser, enfin, avait la prétention de prendre Paris en août? Charlemagne, alors, serait sorti de sa tombe en septembre et aurait lui-même apporté à l'empereur allemand les insignes de l'empire d'Occident. Quelle scène pour la fin du drame qui allait se jouer!

Mais — bien entendu — l'étude n'est pas partie, et la victoire de la Marne a supprimé les grandes espérances. Il n'est pas cependant sans intérêt de publier les renseignements nouveaux recueillis en 1914; d'autant qu'ils nous amènent à une conclusion bien différente de celle à laquelle on pouvait s'attendre.

La description du caveau funéraire dont nous venons de parler date de 1030 : plus de deux cents ans après les funérailles de l'empereur. Mais, de l'inhumation, nous avons trois témoignages absolument contemporains.

Eginhard, intendant de l'empereur, nous apprend

que le corps, lavé et préparé, fut conduit à l'église, porté à sa tombe et inhumé le jour même de sa mort, suivant le rite solennel, dans la chapelle de son palais d'Aix. Columban adresse à son ami André un chant de deuil où il lui dit « sa douleur d'avoir déposé sous les pelletées de la terre d'Aix les restes du grand empereur ». Le moine de Moissac, enfin, nous répète qu'il fut « mis dans la terre ». C'est tout. Aussi a-t-on le droit de se demander comment, à cette simplicité, à cette clarté des textes contemporains, est venue se substituer la fastueuse description d'Adhémar de Chabannes, que l'histoire s'est empressée, d'ailleurs, d'accueillir si bien que c'est sur elle que s'appuyait le kaiser pour faire reprendre des fouilles qui, poursuivies, arrêtées, reprises pendant cent vingt ans, n'ont jamais donné aucun résultat.

Si donc, nous recherchons l'origine de cette belle histoire, nous allons assister à la genèse d'un des chapitres de l'épopée carolingienne.

En l'an 1000, Othon III, ne sachant où était le tombeau de Charlemagne, le fit chercher. Il finit par découvrir le corps dans le « solio regio », nous apprend Thietmar de Mersebourg, familier de l'empereur. Or, au moyen âge, *solium* veut dire trône et *cercueil*. Et quand Adhémar de Chabannes, trente ans après, à l'autre extrémité de la France, fera dans sa chronique le récit de la découverte, il trouvera le mot *solium* et le traduira par trône; il ajoutera même d'or; car rien n'était trop beau pour Charlemagne. Et lorsque les historiens le reprendront là, aucun n'ira demander au diplôme de Barberousse relatif à la canonisation, comment était le tombeau. Cependant, en 1165, l'empereur déclarait qu'il avait eu « beaucoup de mal à découvrir la tombe de Charlemagne, qui devait être très soigneusement cachée, à cause des ennemis extérieurs et des ennemis de famille ». Les ennemis extérieurs, c'étaient les Normands, qui pillèrent Aix en 880; les ennemis de famille, c'était Lothaire, qui pilla Aix en 842. Mais le récit d'Adhémar flattait les imaginations; on le recueillait pieusement et, de nos jours, on montre à Aix le trône où était assis l'empereur; — seulement, d'or, il est devenu de marbre; — et à Vienne, l'évangélaire qu'il avait sur ses genoux; — seulement, le comte Durrien, dans un très curieux mémoire, a montré naguère qu'il avait été écrit sous Hincmar, archevêque de Reims après 845.

Dès lors, on voit comme le récit d'Adhémar devient suspect.

Mais il est d'autres documents qui nous apprennent alors que Charlemagne fut certainement enterré et comment il fut enterré.

Eginhard nous dit qu'il fut inhumé le jour même de sa mort. Comment aurait-on donc et le temps de construire en un après-midi le magnifique caveau dont nous avons lu la description? Et on ne peut dire qu'il pouvait avoir été préparé d'avance; Charlemagne, au contraire, dans une charte qui nous est parvenue, avait spécifié qu'il voulait être enterré à Saint-Denis, auprès de son père Pépin et de sa mère Bertrade.

Enfin et surtout au huitième siècle, la liturgie exigeait que le corps fût mis dans la terre même. Un savant anglais, M. Edm. Bishop, vient, en effet, de découvrir la messe mortuaire qui fut dite aux funérailles de l'empereur. Elle avait été composée sur son ordre, par Alcuin, et les rites en sont d'une extraordinaire simplicité : ni encensements, ni aspersions d'eau bénite, ni absoute. Il n'y a, à propos du défunt, que des oraisons à réciter, quand on lave le corps, quand on le porte à l'église, quand on l'amène au bord de la fosse, quand on le descend dans la terre; car la terre doit reprendre ce qu'elle a donné.

Tout concorde donc, l'histoire avec les textes contemporains, l'archéologie avec ce que nous montrent les tombes royales de cette époque, la liturgie enfin avec la messe de mort, qui vient d'être découverte, pour nous affirmer que Charlemagne fut mis, non dans un caveau, mais simplement dans la terre même du sol de la chapelle Palatine; c'est là que Frédéric Barberousse le trouva en 1165, dans le fameux sarcophage de Proserpine, actuellement conservé à Aix. Cette fosse, simple excavation sous le dallage, fut alors tout simplement comblée pendant qu'on remettait les dalles à leur place. Et c'est ainsi, qu'après tant de bouleversements du sol, opérés depuis tant d'années pour retrouver un caveau qui n'existait pas, on ne saurait reconnaître aujourd'hui, au milieu des terres ainsi remuées, l'endroit où Charlemagne reposa, caché, pendant trois cent cinquante et un ans.

Les désirs de l'empereur allemand, encore une fois, ne se réaliseront donc pas.

F. de Mély.

Le Mouvement littéraire

Brochures diverses, par J.-L. DE LANESSAN. — L'auteur, qui est, comme on le sait, ancien ministre de la Marine et ancien gouverneur général de l'Indochine, a étudié, en une série de brochures d'un grand intérêt documentaire, les causes de la guerre actuelle dans le passé politique et moral de l'empire allemand. *L'Empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II* nous fait voir une puissance « ayant grandi et prospéré par l'habileté en même temps que par la force ». Mais Guillaume II n'avait rien qui pût lui permettre de réagir contre les tendances « outrancièrement impérialistes » de la politique bismarckienne. Il ne pouvait au contraire que les exagérer, ce qui devait l'amener à la volonté de réaliser le vœu des pan-germanistes. Comme le déterminisme est aussi puissant dans la vie des peuples que dans celle des individus, cette volonté devait provoquer une ligue des peuples menacés, une entente étroite et tenace « aussi bien dans le domaine économique que dans celui de la politique mondiale. Guillaume II et son entourage ne pouvaient ignorer cette situation, et peut-être faut-il chercher dans les craintes qu'elle leur inspira une des causes de leurs résolutions de guerre ».

Mais voilà précisément *Pourquoi les Germains seront vaincus* : C'est la première des raisons matérielles. La force a provoqué la force, et l'Allemagne a contre elle le monde entier. Il y a aussi les raisons morales qui lui ont suscité des ennemis, qui ont déçu leur juste haine : qui briseront dans son œuf gigantesque le rêve de cette hégémonie. En l'espèce, le facteur moral aboutit toujours à des conclusions matérielles : des canons, des munitions !

C'est pour rechercher les causes tangibles d'un déterminisme complexe que le même auteur a écrit *Comment l'éducation allemande a créé la barbarie germanique*. Les responsables, ce sont moins ceux qui agissent que ceux qui les ont déterminés à agir, et l'on conclut ici que « les éducateurs allemands ont transformé l'une des nations les plus civilisées et les plus instruites du monde en un peuple-monstre, plus barbare que les Huns et moins moral que les primitifs des cavernes ».

La Turquie et la guerre, par J. AULNEAU. — Ce livre nous dit ce qu'est le peuple turc, comment son empire s'est constitué en Europe et à la suite de quelles fautes il a été démembré en conséquence de la guerre de 1912. Cette fois, sous l'influence de l'Allemagne, il semble n'être entré dans la lice que pour « précipiter sa ruine définitive en Europe ». M. Stephen Pichon a préfacé cet ouvrage « parfaitement documenté, clairement écrit et composé, présentant l'histoire sous une forme méthodique et bien résumée ». Il sera lu avec agrément et utilité, conclut M. Stephen Pichon, et l'ancien ministre des Affaires étrangères le signale « à tous ceux que ces graves questions intéressent, c'est-à-dire en somme à tous les Français qui ont à cœur de bien connaître les causes et de pressentir l'issue de la lutte pour laquelle ils sont tous si douloureusement éprouvés ».

Les Contes de la Guerre, de LÉON FRAPIÉ. — J'avais lu dans les journaux quelques-uns des *Contes de la Guerre*, marqués du coin à la fois réaliste et sentimental, particulier à cet écrivain de bonne race. Je viens d'en relire la série complète, qui vient de paraître en un volume, et, ainsi réunis, ils ont pris une valeur nouvelle et donnent leur plein effet d'art et de vérité. Les *Contes de la Guerre* sont dignes de l'auteur de *la Maternelle*. Tout commentaire serait superflu.

Les Révélations d'un neutre. Où en sommes-nous de la guerre ? Le plan du kaiser ? par G. MARTIN. — On a cru, au début des hostilités, que nous pourrions, malgré la liberté des mers et la facilité des échanges, souffrir d'une disette de papier, mais le flot des brochures qui menace de nous submerger est de nature à nous prouver combien nous étions loin d'une telle calamité. En s'appuyant sur des *Révélations*, dont il nous présente quelques extraits, M. G. Martin nous démontre qu'il n'en est pas qui ne se targuent d'être sensationnelles ni d'auteur qui n'apporte, « avec des témoignages directs, une contribution précieuse à l'histoire de l'époque tragique que nous traversons ». Les choses sont ainsi. Et c'est pour nous permettre « de voir clair » dans la situation actuelle que le signataire de cette brochure — qui n'est pas neutre, lui — prend la peine généreuse de l'étudier par le menu. Enfin — car l'opuscule est substantiel — il nous dévoile le plan du kaiser — car le kaiser est comme tout le monde : il a aussi un plan.

Les intoxiqués aux armées, par M. le docteur H. PLOUFFE. — Sur ce sujet d'une double actualité, l'auteur a fait, dans la Galerie d'Art d'Excelsior, sous la présidence de Mme Joffre, une remarquable conférence au profit de la Société des Amis des soldats aveugles. C'est cette conférence qui a fourni le texte de cette brochure élégante. Engagée de la sorte, la lutte des médecins contre les produits euphorisants et les paradis artificiels ne peut que renforcer très efficacement les mesures prises par l'autorité militaire pour vaincre les Gorgones qui menacent les forces morales et physiques de la race.

Dictionnaire des Communes, par MM. BARON et CH. LASSALLE. — C'est un *vade mecum* administratif et militaire, établi d'après les documents officiels et donnant pour chaque commune tous les renseignements dont on peut avoir immédiatement besoin. Il est le plus complet qui se puisse réaliser actuellement, mais leurs auteurs ont le grand espoir qu'il sera très incomplet après la guerre.

Roger Valbelle.

Le nouvel aspect du soldat français



Le renoncement au pantalon rouge avait déjà singulièrement modifié l'aspect physique de notre troupier. L'adoption du casque de fantassin a complété la transformation. Né d'un besoin, ce casque a sa beauté, appréciée par les soldats, d'autant que la nouvelle coiffure leur constitue un réel moyen de protection. Il est dès maintenant acquis que le casque 1915 a été bien accueilli sur tous les... fronts.